d'une manière probante que les clausules ont été dans plus d'un cas la source de certains clichés. Mais cette dernière partie mériterait d'être développée.

Louis NOUGARET.

H. DREXLER, *Hexameterstudien* : Theses et Studia philologica Salmanticensia, V ; Salamanca, Colegio trilingüe de la Universidad, 1953, 129 pages in-8° et 6 tableaux.

Ce volume constitue la seconde partie, intitulée *Iambische und spondeische Wörter vor der Semiquinaria*, et la troisième, intitulée *Wortschluss nach der vierten Hebung oder der vierten Senkung*, d'une vaste enquête sur l'hexamètre. La première partie de cette enquête a paru dans *Aevum*, XXV, 1951, p. 435-466 et 512-547. La quatrième partie paraît en microfilm à Göttingen chez Vandenhoeck et Ruprecht ; la dernière, enfin, paraîtra dans *Emerita*. Cette parution polymorphe permet de juger à la fois de la difficulté des temps et de la ténacité de l'auteur. Par conséquent, si on doit regretter que la lecture du présent volume ne soit pas aidée par une introduction qui replacerait ce fragment dans l'ensemble de l'enquête, par une table des matières et par des titres courants, il ne s'agit nullement d'en faire grief à H. Drexler, mais simplement d'avertir le lecteur de ne pas se laisser rebuter par quelques imperfections de forme.

La première partie, parue dans *Aevum*, arrivait à la conclusion que, dans des vers à coupe trihémimère-hephtémimère (T H), le mot qui précède T, au point de vue de la syntaxe, fait groupe avec ce qui précède s'il est ïambique, et, par conséquent, est suivi d'une ponctuation plus ou moins sensible ; mais que, si le mot qui précède T est spondaïque, il se rattache à ce qui suit. Dans le présent volume, cette théorie est étendue au mot qui précède la penthémimère (P), que ce mot se trouve à la fin ou à l'intérieur d'une phrase ou d'un membre de phrase. Ainsi, dans Virg., *A.* I, 357, *tum celerare fugam patriaeque excedere suadet*, *fugam* ïambe complète *celerare* qui le précède ; dans *A.* I, 135, *quos ego... sed motos praestat componere fluctus*, *motos* spondée se rattache à *fluctus* placé en fin de vers. Au quatrième pied, la théorie est légèrement modifiée pour tenir compte de la place du vers ; elle se résume ainsi : dans un vers coupé en P et en H, le mot, spondée ou anapeste, compris entre ces deux coupes, ne peut être suivi d'une coupure syntaxique et fait groupe avec ce qui suit ; par contre, dans un vers qui n'a que la coupe P, un mot finissant avec le quatrième temps faible peut être suivi d'une ponctuation : il s'agit ici de la ponctuation dite bucolique. Notons en passant que H. Drexler ne s'occupe qu'accidentellement de la séparation de mots au trochée 4e, p. 73.

A l'appui de sa théorie, H. Drexler apporte de nombreux faits qu'il puise dans les dépouillements auxquels il s'est livré : 1.000 v. de Lucain, d'Ovide, de Virgile, d'Horace (*Sat.*), de Lucrèce, 500 v. d'Horace (*Épîtres*), 400 de Catulle, et ce qui reste d'utilisable de Lucilius et d'Ennius : masse considérable en elle-même, mais relativement faible par rapport au nombre d'hexamètres qui nous ont été conservés ; aussi, malgré le sérieux et la bonne foi avec lesquels ces dépouillements ont été pratiqués, il est impossible d'affirmer que ce « gallup » soit l'image exacte de la réalité. A côté des exemples qui cadrent sans retouche avec la théorie, combien H. Drexler en produit-il qui ne peuvent venir en compte qu'à l'aide d'une certaine bonne volonté, et à côté des « echte Gruppen » combien doit-il constituer d' « okkasionelle Gruppen ». L'absence de ponctuation après H, dans des vers coupés en P et H, semble contredite par des exemples tels que *Buc.* II, 57 ; IV, 55 ; V, 11, 60, etc. Que de fois, en métrique, quand on veut plier le vers à une théorie régissante quelconque, le sent-on prendre mille formes inattendues et vous échapper, la pratique refusant d'obéir à la théorie.

En bonne justice, il conviendra cependant de reprendre l'examen de ce volume quand il sera possible de lire l'enquête dans son entier. Pour l'instant, un des intérêts de ce livre, c'est qu'il prend pour objet d'étude l'architecture verbale de l'hexamètre ; sur ce point, curieux et profitable sera l'examen des tableaux qu'on trouvera à la fin du volume : on pourra y faire, sur la fréquence de certaines dispositions verbales, des observations utiles à de nouvelles recherches. (Je signale à ce sujet un article de J. Soubiran intitulé *L'hexamètre de Cicéron : fréquence et répartition des mots en fonction de leur type prosodique*, paru dans *Pallas*, février 1954, p. 108-124.) Terminons sur un souhait, celui que H. Drexler, qui travaille depuis si longtemps sur les problèmes les plus difficiles de la métrique, nous donne, enfin, ce manuel de métrique latine qu'il perd, dit-il, l'espoir d'écrire, et que nous espérons, nous, lire un jour.

Louis NOUGARET.

L. STRZELECKI, *De re metrica tragicorum romanorum quaestiones* : Travaux de la Société des Sciences et des Lettres de Wroclaw, 1952, série A, n° 41, p. 41-66,

— *De septenariis anapaesticis*, et *De peculiari quodam tragicorum romanorum versu* : Ibid., 1954, série A, n° 54, p. 89-113.

L'auteur étudie avec pénétration la métrique des vieux tragiques latins ; en particulier, il restitue à la tragédie des types de vers qui étaient considérés jusqu'à maintenant comme étant du domaine exclusif de la comédie, par suite d'idées mal étayées, mais traditionnellement admises. Dans la première des deux études, L. Strzelecki montre que le

septénaire ïambique, appelé par les Latins le *comicus quadratus*, a été sans doute employé plus d'une fois par les tragiques, quoique son homologue, le tétramètre ïambique, ne soit pas employé dans la tragédie grecque, et L. Strzelecki apporte quatre exemples à l'appui de sa théorie. De même, il y a peu d'exemples de bacchiaques tragiques, mais il y en a (p. 60-66), et parmi les tétramètres conservés on peut reconnaître des hypermètres, des catalectiques, des contractes où le troisième pied est de forme ïambique, et aussi des vers où les bacchées se mêlent aux crétiques, ces deux pieds appartenant l'un et l'autre au genre péonique.

Dans la seconde étude, contre l'opinion de Lucien Mueller, L. Strzelecki rend à la tragédie le septénaire anapestique : plusieurs passages que les critiques torturent inutilement ne sont autres que des anapestes, intacts ou mutilés. Un des mérites de l'auteur, c'est qu'il refuse de corriger un texte en vertu de théories aventureuses, mais il essaie d'abord d'expliquer ce que nous a livré la tradition manuscrite. C'est cette fidélité aux manuscrits qui l'amène (p. 107-113), dans la deuxième partie de sa seconde étude, à proposer de reconnaître, chez les tragiques, et aussi chez Plaute, un type de vers jusqu'ici non catalogué, un ïambo-trochaïque, composé de deux dipodies, catalectiques toutes deux, la première étant ïambique, et la seconde trochaïque, ainsi :

Erebo creata fuscis | |crinibus Nox te inuoco.

C'est par un vers de cette espèce que s'ouvrirait le *Persa* de Plaute, passage que l'on a voulu corriger, alors qu'il se scande fort bien ainsi, et que le sens est absolument satisfaisant.

Peut-on dire que L. Strzelecki m'ait convaincu dans tous les cas? Je dois répondre non, mais la faute n'en est certainement pas à lui, ni peut-être à moi, mais plutôt à la matière sur laquelle l'auteur a opéré : dans chacun des cas étudiés, les exemples sont si peu nombreux, quatre ou cinq en général, qu'il est difficile d'asseoir une conviction sur une base si étroite. Mais on retire de cette lecture la notion que la métrique des tragiques, et la métrique dramatique en général, n'était pas quelque chose de stéréotypé et de rigide comme la lecture des manuels pourrait le faire penser.

L. NOUGARET.

Histoire littéraire.

Bronislaw BILINSKI, *Rôle idéologique de la tragédie romaine sous la République* ; I : *L' « Alexandre » d'Ennius et les premières révoltes d'esclaves.* Ex : Travaux de la Société des Sciences et des Lettres de Wroclaw, série A, n° 54, p. 9-54.

Tentative intéressante pour interpréter l'*Alexandre* d'Ennius en

fonction des conditions sociales à Rome au début du IIe siècle avant notre ère. L'auteur rapproche le milieu dans lequel Euripide produisit sa tragédie d'*Alexandre* et celui dans lequel vit le jour celle d'Ennius. Il n'est pas malaisé de trouver, dans les fragments d'Euripide, des affirmations « anarchistes », c'est-à-dire des revendications humanitaires en faveur des esclaves. Les fragments conservés de l'*Alexandre* d'Ennius ne contiennent rien de semblable. Pourtant, le choix même du sujet est significatif. Dans la Rome victorieuse de Carthage, un développement considérable de l'esclavage rappelle celui que connut l'Athènes péricléenne, où affluent également les richesses du monde. Il n'est pas étonnant que, dans l'une et l'autre cité, se soient élevées des voix en faveur de la classe opprimée. Quelques fragments d'Ennius, interprétés avec subtilité, tendent à prouver qu'Ennius avait des sympathies « prolétariennes » (ne vécut-il pas sur l'Aventin, dans la plus grande pauvreté?).

On aimerait que l'auteur fît la preuve que la composition de l'*Alexandre* est bien contemporaine des grandes révoltes serviles. Et aussi qu'Ennius n'avait pas systématiquement éliminé de son adaptation tout ce qui pouvait rappeler l'humanitarisme d'Euripide. Dans l'état actuel des fragments connus, cette preuve ne saurait être faite, ce qui n'enlève rien de son intérêt à la suggestion de M. Bilinski, mais empêche qu'elle ne soit autre chose qu'une hypothèse.

Pierre GRIMAL.

P. COLACLIDÈS, *Terentiana* : Athènes, Chez l'auteur, 1954, 61 pages [en grec].

Cette très importante monographie comprend deux parties : 1) Sur le vers *Heaut.* 77 Homo sum... ; 2) Homo et humanus chez Térence. On pouvait croire que tout avait été dit sur le vers fameux de l'*Heaut.* (à la Bibliographie liminaire de M. Colaclidès, on peut ajouter encore H. L. Cleasby : *Classical Weekly*, t. XI, p. 145-146) ; mais je ne sache pas qu'on ait encore posé avec pareille ampleur et minutie ce problème qui dépasse et Térence et Ménandre, ayant eu son retentissement sur toute l'antiquité et jusque dans la morale chrétienne. On ne pouvait répondre mieux aux suggestions faites par MM. P. Boyancé et H. Haffter pour une étude renouvelée de l'originalité de l'auteur, quel qu'il soit, des comédies de Térence. Je regrette de ne pouvoir m'étendre davantage sur ce sujet, n'ayant reçu l'ouvrage qu'au cours de l'impression de la *Revue*, mais une étude aussi exhaustive comporte peu la critique et doit se satisfaire d'une mention élogieuse.

J. MAROUZEAU.

Dietmar KIENAST, *Cato der Zensor, seine Persönlichkeit und seine Zeit* : Heidelberg, Quelle & Meyer, 1954, 170 pages.

La personnalité de Caton l'Ancien, les contradictions de sa figure, l'appréciation du rôle qu'il a joué dans la politique et la civilisation romaines entre la seconde et la troisième guerres puniques, offrent décidément une matière inépuisable à la recherche, qu'alimentent perpétuellement le renouvellement des vues sur ce tournant de l'histoire et une connaissance approfondie du monde hellénistique. On pouvait croire que les difficultés de sa biographie avaient été résolues, il y a cinquante ans déjà, par les études magistrales de M. Fraccaro, et le problème de ses rapports avec l'hellénisme définitivement éclairé, en 1934, par un important essai de M. Klingner. Mais, en 1949, deux excellents historiens de la littérature latine, MM. Marmorale et F. Della Corte, rouvraient le débat simultanément : de leurs ouvrages, M. Boyancé a rendu compte ici même (*R. É. L.*, XXVII, p. 303 et suiv.). Et voici, en allemand, une dissertation d'un tissu très serré, d'une méthode très sûre, qu'anime au surplus un esprit différent.

Après un premier chapitre consacré à la biographie de Plutarque et à ses sources, et un second qui trace un tableau d'ensemble de la société romaine autour de l'an 200, M. Kienast étudie successivement l'ascension de Caton jusqu'au consulat, sa position politique dans les années qui ont suivi ce consulat, le procès des Scipions, la censure de Caton. Caton est alors à l'apogée de sa carrière : les trois chapitres VII, VIII et IX, à propos des trente-cinq dernières années du *Censorius*, posent, en termes plus larges quoique toujours très précis, la triple question de son attitude politique, de ses rapports avec la culture grecque, et de son action dans le domaine de la politique étrangère. Le volume se termine par vingt pages de notes, par une bibliographie succincte et par une réédition des fragments des discours tenant compte des corrections apportées au texte de M^me^ Malcovati par le mémoire de R. Till sur la langue de Caton.

Ce plan révèle aussitôt les intentions particulières de l'auteur : politique d'abord ! — la personnalité morale et littéraire de Caton étant subordonnée. Il s'agit avant tout d'expliquer la réussite d'une carrière extraordinairement brillante, qui a porté un *homo nouus*, dans les délais normaux et sans difficultés sérieuses, jusqu'aux plus hautes magistratures et l'a mis en mesure, finalement, de prendre une des décisions les plus lourdes de conséquences de la politique romaine, la destruction de Carthage. Son mérite personnel — valeur militaire du soldat et du chef, talent d'orateur, capacités administratives — est analysé moins en lui-même que comme facteur de son élévation, que favorisait le vide

creusé par la guerre dans la classe dirigeante et que soutinrent de puissantes amitiés (les Valerii n'étaient pas ses voisins « dans le Samnium », p. 37, mais en Sabine : la *gens Valeria* était d'Eretum, Val. Max., II, 4, 5). Mais rien n'assura mieux sa fortune, et ne détermina plus constamment sa politique, que l'accord qui existait dès le début et qui s'affirma de plus en plus entre sa nature et les intérêts de la *nobilitas*, dont il fut, pendant un demi-siècle, l'homme représentatif et le serviteur vigilant et éclairé. M. Kienast montre qu'il y avait, entre les *nobiles* et Caton, une conformité de vues qui, en encourageant son ambition, le préparait à assumer ce rôle. On notera, entre autres, p. 28 et suiv., une très ingénieuse mise en relief de ce mot-clé, dans l'éloge de l'un des Scipions : *stirpem nobilitauit honor*. Caton n'était ni le champion de la liberté, ni le défenseur des petits propriétaires ruraux, ni encore moins le protecteur des basses classes qu'on a voulu voir en lui. Son opposition aux Scipions était fondée sur une antipathie de tempéraments, mais plus encore sur le sentiment des dangers que les tendances individualistes de certains héros faisaient courir à l'autorité du Sénat ; au surplus, la ruine des Scipions, en 187, faisait place nette pour les élections à la censure de 184. On prête à Caton un programme de réforme morale : « il faut bien plutôt considérer son action morale comme une partie de son action politique. Tout censeur avait le devoir d'exercer un *regimen morum*. Que Caton ait mené le sien avec une rigueur particulière prouve seulement son énergie, qu'il manifesta au même degré dans les autres fonctions de sa magistrature, par exemple dans les constructions » (p. 98 et suiv.). Et, de même, les problèmes qu'a soulevés son attitude en face de la culture grecque ne sont, en fin de compte, que de faux problèmes, si l'on admet que l'intérêt bien entendu de Rome passait avant tout. « Caton n'a jamais été un ennemi aveugle de l'hellénisme » (p. 106). Soumis à son influence dès ses premiers discours, il est resté toujours fidèle à la formule : *illorum litteras inspicere, non perdiscere*. La forme d'éducation qu'il proposait à son fils était une adaptation romaine de l'ἐγκύκλιος παιδεία alexandrine. Les *Origines* ne trahissent pas moins sa dépendance à l'égard de modèles grecs, avec des conceptions originales sur l'importance, à côté de Rome, de l'Italie. Caton, dans la dernière partie de sa vie, était en bons termes avec Scipion Émilien ; mais M. Kienast exagère peut-être la cordialité de ses rapports avec Polybe (p. 113 et suiv.).

Politique d'abord, mais politique fondée esssentiellement sur l'économique. C'est sans doute en quoi ce livre se révèle le plus neuf. Parmi les causes de son succès, l'auteur compte « ein grösseres Vermögen, verbunden mit wirtschaftlichen Kenntnissen » (p. 47). Il conteste avec force, et non sans de sérieux arguments, la tradition plutarquienne de

sa pauvreté initiale : « Caton avait hérité de son père des propriétés déjà étendues, dont il développa les revenus par une exploitation intensive dont il avait connu les méthodes en Sicile et en Afrique » (p. 36). Reprenant les observations de H. Gummerus et de F. Heichelheim, dont il est surprenant que les récentes biographies de Caton ne fassent pas état, M. Kienast montre qu'il aura été, dans l'intérêt de ses propres affaires (financement d'expéditions maritimes, commerce des esclaves) et pour maintenir les bases matérielles de la puissance de la *nobilitas*, un des introducteurs conscients du capitalisme hellénistique dans l'économie romaine. Les réformes qu'il préconisait devaient permettre à l'économie italienne de lutter, sur le marché méditerranéen, contre la concurrence extérieure. Mais il y avait un sophisme de sa part à rattacher au *mos maiorum* la propagande en faveur des grands domaines, et un danger — danger qui ne lui échappait pas — dans l'abandon des campagnes par leurs propriétaires (p. 89). C'est sur ce plan que se présentent les véritables contradictions de la pensée et de l'œuvre de Caton. Telle est la direction, en tout cas, dans laquelle l'ouvrage de M. Kienast oriente les études catoniennes : disons qu'il propose, en dernier ressort, moins des conclusions que des suggestions très attachantes et très vraisemblables ; mais la preuve détaillée reste à venir ; les faits sont rares et obscurs ; les perspectives ouvertes invitent au travail.

Jacques HEURGON.

A. MAZZARINO, *Introduzione al « De agricultura » di Catone* : Roma, Atlanta, 1952, 132 pages.

L'étude consacrée par M. A. Mazzarino à la formation de l'œuvre de Caton et à l'histoire du texte est issue d'un cours professé à l'Université de Messine. Elle pose plus d'une fois en termes nouveaux d'anciennes questions et propose des explications et des solutions inédites. Devant une œuvre aussi déroutante que le *De agricultura*, avec son désordre, ses disparates et même ses contradictions, ses répétitions, deux attitudes sont possibles : constater les faits, simplement, ou bien chercher à les expliquer. M. Mazzarino ne s'est pas contenté de poser des questions ; il fait des hypothèses, pour expliquer l'état actuel de l'œuvre, et sur l'histoire du texte. Il prend d'abord comme base la partie à son avis la plus riche d'enseignements au sujet de la genèse du livre, c'est-à-dire le « Brassika-Traktat », auquel il ajoute les chapitres 122 à 127, le chapitre 124 mis à part. Il cherche d'abord à établir une filiation entre trois œuvres de Caton : les *Praecepta (epistula, libri) ad filium*, dont seraient tirées deux citations de Pline (*N. H.*, 29, 14 ; 29, 15) ; le *Commentarius*, auquel Pline fait allusion dans la deuxième citation ; enfin, le *De agricultura* ou, plus exactement, les chapitres du livre consacrés

à la médecine. M. Mazzarino pense que le *Commentarius* est l'œuvre la plus ancienne des trois ; elle était destinée à l'usage domestique ; les *Praecepta*, recueil de préceptes lapidaires, antérieurs au *De agricultura*, n'étaient pas une encyclopédie divisée en quatre sections, dont une de médecine, et ne pouvaient remplacer le *Commentarius*. Mais il s'agit surtout d'expliquer la genèse du « traité du chou ». M. Mazzarino le confronte, en y ajoutant les chapitres déjà indiqués, avec le *Commentarius*, ou plutôt l'idée que peuvent nous en donner quelques mots de Plutarque, se rapportant, d'ailleurs, aux *Praecepta* : « Ils désignent quatre aliments recommandés par Caton : λάχανα ἢ σαρκίδια νήσσης ἢ φάσσης ἢ λαγώ ; mais, du fait que tel aliment cité dans le *De agricultura* n'est pas mentionné ici par Plutarque, peut-on conclure avec certitude que le *Commentarius* l'ignore? Le fragment de Plutarque permet-il de soutenir qu'il n'y a aucun rapport entre le *Commentarius* et les chapitres du *De agricultura* relatifs au régime alimentaire? M. Mazzarino veut que Caton ait développé le *Commentarius*, destiné à son usage personnel, dans les *Praecepta*, qu'il aurait remaniés avec des intentions littéraires dans le *De agricultura*. Cependant, dans la dernière œuvre, aucune trace des aliments cités par Plutarque comme recommandés dans les *Praecepta* ; suffit-il de dire que la mort a empêché Caton d'achever le *De agricultura*? Les intentions littéraires de Caton apparaissent-elles dans toute cette dernière œuvre et permettent-elles de la distinguer du *Commentarius* avec tant de netteté? Il faut reconnaître que les hypothèses de M. Mazzarino, bien qu'elles s'appuient parfois sur des fondements insuffisants, sont moins catégoriques et demandent moins à l'imagination que celles de J. Hörle, en particulier la théorie qui lie le développement des chapitres à l'étendue des feuilles de papyrus !

Enfin, prenant position par rapport aux deux tendances de la critique pour expliquer l'état actuel du *De agricultura*, M. Mazzarino rejette à la fois la théorie soutenue par Gesner, Keil, Leo, Weise, d'après laquelle le *De agricultura*, laissé complet et achevé par Caton, doit les anomalies qu'il présente aujourd'hui à des remaniements postérieurs, et celle de Klotz et de l' « école viennoise », qui pense que l'œuvre, recueil de *commentarii*, sorte d'agenda domestique (*Hausbücher*) est à peu près aujourd'hui telle que l'avait laissée Caton. Selon M. Mazzarino, ces *commentarii* domestiques, base du *De agricultura*, furent remaniés par Caton avec des intentions littéraires ; et ces remaniements, peut-être par suite de la mort de Caton, ne furent pas achevés ; de plus, l'œuvre fut soumise postérieurement à d'autres remaniements et s'enrichit d'additions dues à des lecteurs, éditeurs plus ou moins conscients ; et cela d'autant plus facilement qu'une œuvre technique était moins à l'abri des interventions posthumes que la *Pharsale* ou l'*Énéide*.

L'attitude de M. Mazzarino est plus souple que celle de ses devanciers. S'il approuve Leo de trouver, dans un morceau achevé comme la préface, une preuve manifeste des intentions littéraires de Caton, il le désapprouve d'en déduire que Caton avait mis la dernière main à l'œuvre tout entière. L'école viennoise a raison d'attirer l'attention sur les *Hausbücher*, mais ne voit pas que, pour les éditer (*palam proferre*), Caton voulut leur donner une forme plus littéraire. M. Mazzarino en arrive alors aux *doppie redazioni*, dans lesquelles nous voyons, en quelque sorte, l'œuvre s'élaborer. Ici encore, M. Mazzarino apporte des solutions plus nuancées que ses prédécesseurs. Il y aurait deux sortes de *doppie redazioni* : les unes seraient de Caton lui-même, désireux de donner un tour plus littéraire à certains chapitres — il faut dire ici que, dans cette série de chapitres, on ne voit guère que les uns soient plus littéraires que les autres —; les autres, plus nombreuses, seraient dues à des interventions étrangères. Selon Hörle, le *De agricultura*, recueil d'*Hausbücher*, aurait été composé peu à peu et sans cesse remanié, et refléterait diverses périodes de l'évolution économique romaine ; Hörle a donc cherché à dater les *Doppelfassungen* et soutient que certains chapitres, mis en chantier au début du IIe siècle, auraient été ajournés jusque vers 155 avant J.-C. Est-ce plausible? Hörle admet lui-même que les chapitres 84, 158, 160 ne sont pas de celui qui a réuni en recueil les *Hausbücher*. Pour le chapitre 84, M. Mazzarino tire des arguments de Hörle une conclusion opposée : le chapitre est bien de Caton. Le chapitre 160, en revanche, ne serait pas de lui ; tiré d'une œuvre ancienne de caractère littéraire — celle des Sasernae? — il aurait été introduit avant Pline dans le *De agricultura* comme *locus parallelus*. Pareils *loci parelleli* devaient pénétrer d'autant plus facilement dans le *De agricultura* qu'il existait d'autres ouvrages sur l'agriculture écrits dans le même style. Nous ne pouvons entrer dans le détail de l'examen méthodique des *doppie redazioni* auquel procède M. Mazzarino : disons seulement que tantôt il refuse d'admettre l'authenticité de l'un des deux chapitres, du fait qu'il n'était pas connu de tel auteur ancien, tantôt il examine l'encadrement des deux chapitres ; ailleurs, des contradictions entre les deux chapitres en rendent un suspect. Pour M. Mazzarino — et il nous semble avoir raison — le problème ne comporte pas de solution polyvalente ; les théories de Gesner, Keil et celles de J. Hörle se complètent.

Le chapitre suivant est consacré à la tradition manuscrite : il est magistral. D'abord, un coup d'œil sur les deux tendances primitives qui s'opposaient, mais peut-être s'équilibraient : la tendance à moderniser et la tendance conservatrice des grammairiens comme Probus, Pline, auteur du *Dubius sermo*. Aulu-Gelle, Quintilien, Celse attestent l'inté-

rêt que suscitait l'œuvre de Caton à l'époque impériale. Des manuscrits parvenus jusqu'à nous, le plus ancien ne remonte pas au delà du XII^e siècle : c'est le Parisinus 6842 A ; les humanistes disposaient d'un autre manuscrit , qui se trouvait à la bibliothèque Saint-Marc, à Florence, et qui a disparu après la collation qu'en a faite Victorius. M. Mazzarino voit en lui ou bien « le père », comme le veut Keil, ou bien « le frère jumeau » d'une copie dont fut tiré le Parisinus 6842 A et, au XIV^e siècle, le Laurentianus 30, 10. On sait qu'Ange Politien avait collationné le Marcianus avec l'édition princeps, dans laquelle il a noté les précieuses leçons du manuscrit qui devait disparaître. A quelle époque remontait le Marcianus? Quelle était sa valeur? M. Mazzarino est le premier à poser méthodiquement ces questions et à chercher à y répondre en tirant des faits tout ce qu'un savant prudent peut en tirer. Ni Politien ni Victorius ne peuvent fournir d'éléments d'appréciation ; les épithètes dont ils se servent sont vagues : *uetustus*, *uetustissimus*, *peruetus*, *semiuetus*, etc. M. Mazzarino a donc recours à la paléographie. Par l'explication de certaines fautes du Parisinus, il cherche à déterminer l'écriture de son ancêtre. Je me permets ici de lui indiquer qu'il s'appuie sur deux lectures inexactes de Keil, rectifiées par moi[1] à la suite d'une collation du Parisinus 6842 A : au lieu de « oleadrit » (chap. 29), il faut lire « oleuerit » (-ris?) et, au lieu de « transferito », « transserito ». Pour le second cas, il faudrait donc trouver un autre exemple de confusion entre S et F ; en existe-t-il? Quoi qu'il en soit, il est vraisemblable, comme le pense M. Mazzarino, que le Parisinus a été tiré d'un manuscrit en précaroline ou en caroline qui ne pouvait guère être antérieur à la fin du XI^e siècle ; mais la date nous semble bien rapprochée de celle où fut écrit le Parisinus lui-même. Pour le Marcianus, M. Mazzarino, appliquant la même méthode, exclut la capitale et l'onciale : lui aussi aurait été écrit en minuscule caroline. Il va de soi que ces deux suppositions sont déduites de fautes vraisemblablement commises à une époque récente de la tradition manuscrite. Celles qui supposent des confusions dues à la capitale nous feraient donc remonter à un ancêtre plus ou moins direct du Marcianus, mais, comme certaines d'entre elles sont également possibles dans la caroline, il convient d'être prudent. On peut admettre avec M. Mazzarino que, dans le Marcianus, les mots étaient déjà séparés, qu'il n'était pas en onciale, mais probablement en caroline. Chemin faisant, M. Mazzarino donne à quelques difficultés des solutions tantôt finement conservatrices — il maintient, au chapitre I, 4, *quos pigeat uendidisse* — tantôt hardies, quoique méthodiques — *umiferi*, pour + *umseri* (chap. 157, 11) ; *II A* (*duos annos*), pour + *ita* (chap. 52, 1).

1. Cf. *Revue des Études latines*, 1951, p. 83.

Il en arrive alors à une question déjà abordée par Goetz ; mais il l'étudie le premier d'une façon vraiment scientifique. A côté du chapitre 84, le Marcianus portait une note marginale transcrite par Victorius et, avec plus d'exactitude, par A. Politien, ce qui est capital, car seule l'exactitude de Politien a pu étayer le raisonnement magistral de M. Mazzarino : *Huc usque de duobus emendaui, hinc de uno exemplario tantum* ; A. Politien a marqué la fin des lignes, mais surtout, avant la note, l'abréviation V_z = *Huc usqz*, qui la précédait ; cette abréviation permet à M. Mazzarino de dire que la note n'est pas du copiste du Marcianus, car il n'aurait pas éprouvé le besoin d'expliquer l'abréviation ; elle est d'un *grammaticus*, correcteur du texte, qui utilisait l'abréviation V_z employée en ce temps-là, mais non plus au temps où le scribe du Marcianus ou de son « père » copiait l'œuvre, puisqu'il éprouvait le besoin de la développer. Ici, M. Mazzarino, rendant hommage à son maître Pasquali, évoque l'histoire du texte ; cette modeste note marginale révèle le travail des *grammatici* de l'empire, qui cherchaient à corriger le texte vénérable de l'un des premiers prosateurs romains. Rendons hommage aussi à l'humaniste Ange Politien : bien qu'il n'en aperçût pas la portée, il tenait à reproduire fidèlement un détail en apparence minime, qui devait rester en attente pendant presque cinq siècles, jusqu'au jour où la sagacité d'un chercheur en a compris la signification. Ensuite, M. Mazzarino relève deux autres témoignages de l'activité des anciens *grammatici*. D'abord, la note « in alio S. F. », interprétée par Skutsch : « in alio ⟨codice⟩ sic fertur », qui se trouve deux fois au chapitre 160. Il apparaît ici que la collation avec l'*alius codex* n'est pas du *librarius* qui copie le Marcianus : la note n'était pas écrite en marge ni entre les lignes du Marcianus, puisque ni Politien ni Victorius ne le disent ; elle faisait partie du texte ; elle y avait été introduite soit par le copiste du Marcianus, soit par le copiste d'un ancêtre du Marcianus, qui n'aura pas compris l'abréviation utilisée par celui qui collationnait l'*alius codex* et en inscrivait les variantes en marge ou entre les lignes. M. Mazzarino cherche à dater cette note, en la comparant à d'autres de ce genre comme « i. a. », « in alio sic », « in alio et sic », utilisées du IV^e^ au IX^e^ siècle ; or, déjà au IX^e^ siècle, des notes de ce genre ne sont plus comprises et pénètrent dans le texte ; celles du chapitre 160 ne remonteraient pas au delà du IV^e^ siècle. Une autre trace de l'activité des éditeurs se trouve au chapitre 15, où *libellus*, donné par le seul Parisinus, a été considéré par Jüngst et Thielscher comme désignant le manuscrit que le copiste avait sous les yeux. Ainsi, conclut M. Mazzarino, le Marcianus porte les traces de recensions superposées : entre autres, la recension « in alio s. f. » et la recension « libellus ». L'archétype, base de la tradition « Marcianienne », concentre en lui-même un travail d'édition complexe. Mais quel intervalle sépare

celui qui a fait la recension de l'archétype de celui qui a copié le Marcianus? Le mot *exemplarium* semble bien appartenir à la langue des IVe-VIe siècles.

Dans un dernier chapitre, M. Mazzarino met fort bien en valeur, à propos de la préface et d'un passage du chapitre 2, les qualités de l'écrivain : il note son goût pour la parole, et voit dans l'archaïque et rustique sévérité de son style l'expression même de sa vie.

Au terme de ce long compte-rendu, il me reste à féliciter et à remercier M. Mazzarino : il apporte des enseignements précieux dont je tâcherai de faire profiter le travail que je poursuis de mon côté.

R. Goujard.

Francesco della Corte, *Varrone il terzo gran lume romano* : Pubblicazzioni dell'Istituto Universitario di Magistero, Genova, s. d. [1954], 406 pages, 3.000 lires.

Depuis la thèse déjà lointaine de Gaston Boissier[1], aucun ouvrage d'ensemble n'avait été publié sur Varron. Pour reprendre le travail, nul, par ses recherches antérieures, n'était plus désigné que M. Della Corte[2].

La formule très « accrochante » qui sert de titre à ce nouvel ouvrage est tirée, nous dit la *Préface*, d'un vers de Pétrarque. Elle signifie qu'entre Cicéron, dernier tison de l'époque républicaine, et Virgile, premier flambeau de l'époque impériale, Varron, qui a connu les deux périodes, représente « la troisième grande lumière ». N'oublions pas que notre Montaigne, de son côté, appelait Varron « le plus subtil et le plus sçavant autheur latin[3] ».

Sans doute, la Renaissance (le nombre des manuscrits et des éditions le prouve) connaissait-elle mieux que nous le vieux polygraphe. Le livre de M. Della Corte se propose, précisément (p. 254), de ressusciter pour nous la *poliedrica figura* de Varron. Aussi le plan que suit M. Della Corte est-il résolument chronologique. Son ouvrage est une biographie de Varron combinée avec une étude de ses travaux. Les étapes sont choisies de telle façon qu'apparaisse avec chacune d'elles un des aspects de l'homme et de l'écrivain, qui s'expliquent l'un par l'autre et qui s'expliquent aussi par la pression des circonstances extérieures en des temps troublés.

Utilisant d'abord très habilement les *Res rusticae* et les fragments des *Logistorici*, M. Della Corte nous évalue (p. 13-21) le patrimoine de Var-

1. Gaston Boissier, *Étude sur la vie et les ouvrages de M. Terentius Varron*, Paris, Hachette, 1861.

2. Cf. *La Filologia latina dalle origini a Varrone*, Torino, Rosenberg, 1937. — *La Poesia di Varrone Reatino ricostituita*, Torino, Reale Accademia delle Scienze, 1938.

3. *Essais*, II, 12.

ron. On demeure confondu devant ces dizaines de millions de sesterces que l'heureux héritier fait encore fructifier et qui, évidemment, lui assurent une totale indépendance dans ses actes et ses écrits. Car, par contraste avec cette opulence prometteuse d'oisiveté, la vie de Varron est, au contraire, extraordinairement active. M. Della Corte nous la retrace en des chapitres très vivants, bâtis avec les confidences que son sens philologique aigu lui permet de retrouver, entre autres, dans la *Correspondance* de Cicéron et dans les miettes des *Menippeae*.

L'amour du « bon vieux temps », l'opportunisme, l'attachement aux méthodes rigoureuses, l'esprit encyclopédique, l'éclectisme, le goût de l'indépendance, tour à tour ou simultanément, expliquent ou justifient les différentes démarches intellectuelles ou politiques de Varron, ses multiples aspects. M. Della Corte fait ainsi surgir devant nous, par exemple, l'élève d'Accius et d'Aelius Stilo soucieux d'élargir l'étroite doctrine philologique de ses maîtres (p. 23-39), le disciple à la fois soumis et frondeur de la Nouvelle Académie et qui se plaît à imiter Ménippe (p. 41-52), l'amiral de la flotte qui profite des escales pour observer les procédés de culture et leurs rendements (p. 53-95), l'ami de Cicéron qui n'intervient pas pour tirer d'exil l'ennemi de Clodius (p. 97-113), le lieutenant de Pompée qui se rallie au parti de César (p. 115-146), l'homme prudent qui se replie sur la philosophie et sur ses chères études, le grammairien qui scelle le compromis du *De Lingua Latina* entre Analogistes et Anomalistes (p. 147-216), le proscrit d'Antoine auquel on finit par élever une statue de son vivant (p. 217-254).

Ce curieux mélange de docilité et de raideur, « d'adresse et d'aspérités », comme dit Boissier (*op. cit.*, p. 11), M. Della Corte en a fait, à la lumière des textes, une analyse très attachante, en même temps que surgissent à leur heure dans son étude, éclairées et motivées par les attitudes stables ou fugitives de l'esprit varronien, les principales œuvres du polygraphe. Cette étude à la fois psychologique, historique et critique de Varron nous séduit par sa nouveauté, par sa virtuosité à fouiller les fragments et à « recouper » les textes. Connaissant à fond son auteur, M. Della Corte a voulu le « reconstruire ». Va-t-on, devant tant d'érudition et d'ingéniosité, après une lecture si agréable, se permettre une légère critique? On regrette qu'un aspect de cette *figura poliedrica* n'ait peut-être pas été suffisamment dégagé (mais peut-être aussi s'abuse-t-on à vouloir lui donner une importance de premier plan). Sabin, issu d'une vieille souche provinciale, Varron est un tenant du *mos majorum*; il est attaché à la terre, attentif aux profits qu'on en peut tirer, et M. Della Corte l'a fort bien montré. Mais ce « sabinisme » n'a-t-il pas aussi un caractère scientifique : sabinisme historique, sabinisme grammatical? D'après l'œuvre de Varron, que d'interventions

salutaires des Sabins dans l'histoire de la Rome primitive, que d'emprunts au sabin faits par la langue latine ! Les Sabins, peuple providentiel pour Rome : il semble que ce soit là une idée chère à l'auteur des *Antiquitates* et du *De Lingua Latina.*

Trois *Appendices* font suite à l'ouvrage (I. *Il catalogo delle opere varroniane*; II. *La nuova* lex Brunn *sugli indici di Plinio*; III. *La* lex Lindsay *su Nonio Marcello e i frammenti di Varrone*). M. Della Corte, dans ces abondantes monographies (plus de 120 pages), revient sur des recherches très importantes déjà publiées antérieurement par lui. Selon M. Della Corte, le catalogue des œuvres de Varron tel que l'a publié saint Jérôme (voir, par exemple, Funaioli, *G. R. F.*, p. 182) reproduit, en gros, l'ordre chronologique des travaux du polygraphe (cf. Della Corte, *La Filologia*, p. 149-160). D'autre part, la curieuse loi découverte par Lindsay sur l'ordre qu'adopte Nonius pour les citations contenues dans le *De compendiosa doctrina* permet de retrouver pour chaque œuvre varronienne, et singulièrement pour les *Menippeae*, l'ordre convenable des *fragmenta* (cf. Della Corte, *La poesia di Varrone Reatino ricostituita*). On voit combien une édition retouchée de ces travaux trouve sa place opportune dans l'ouvrage pour éclairer la « reconstruction » entreprise par M. Della Corte et dont vingt-cinq pages d'*Indices* rendent le maniement aisé et agréable.

Jean COLLART.

Jean COLLART, *Varron grammairien latin* : Thèse Paris, Les Belles-Lettres, 1954, VI & 375 pages.

On n'avait jamais essayé de dresser un tableau de la doctrine grammaticale de Varron d'après ce qui subsiste de l'ensemble de son œuvre. On pouvait même douter que l'entreprise pût aboutir à autre chose qu'à un catalogue de textes plus ou moins arbitrairement classés. En effet, une fois mis à part les six livres qui nous sont parvenus du *De lingua latina*, il est inquiétant de noter que, sur 608 fragments ou extraits de contenu grammatical, 52 seulement nous sont désignés comme provenant de tels ou tels ouvrages grammaticaux (une dizaine d'ouvrages formant 60 livres) ; 140 sont à relever dans les *Res rusticae;* 182 proviennent nommément d'autres ouvrages, historiques, philosophiques, critiques, aujourd'hui perdus ; 234 sont de provenance inconnue (p. 32). Nous sommes donc très mal renseignés sur le contenu de chacun des traités grammaticaux ; leur structure interne, leurs intentions nous échappent, et l'on peut même douter que la plupart des textes dont nous disposons aient jamais existé autrement que comme parenthèses, digressions éparses dans une œuvre multiforme. M. Collart a cru cependant — et la réussite de son livre justifie ce point de vue — que, si Varron com-

pose mal et parle de tout à propos de n'importe quoi, il a une pensée suffisamment cohérente, en sorte que, à la condition de s'intéresser aux problèmes qui l'ont préoccupé, de n'y pas introduire inconsciemment nos propres catégories, on verra s'ordonner, s'éclairer mutuellement tous ces éléments que Varron lui-même n'a pas eu souci de rapprocher et dont les vicissitudes de la tradition ont accru encore l'isolement et la dislocation. C'est cette hypothèse de travail qui, après un chapitre sur les traités grammaticaux de Varron, donne son plan au livre. Définitions de la grammaire. Sons et lettres (nature et qualités du son ; affinités, interversions des lettres ; histoire de l'alphabet). Flexion et dérivation, la querelle de l'analogie et de l'anomalie. Origine et éléments du latin, ses attaches au grec et au sabin. Étymologies et problème de l'origine des mots. Qualités du vocabulaire (poétismes, néologismes, archaïsmes). Un dernier chapitre dresse le bilan des lacunes, des mérites, de l'influence de Varron.

Le présent livre rendra service à tous ceux qui utilisent des textes de Varron. En nous restituant quelque chose de la personnalité intellectuelle de Varron, en nous montrant comment il travaille, quelles sont ses manies, dans quel contexte idéologique s'insèrent ces textes face auxquels nous sommes si souvent désarmés, M. Collart nous aide à faire la part de ce qui, dans l'énoncé varronien, peut être renseignement positif et ce qui n'est sans doute que construction ou restitution imaginaire, mais imperturbablement donnée comme réelle parce que liée, dans l'esprit de l'auteur, à des théories (sur le parler des *rustici* ou des *Sabini*, sur les anciennes colonisations de l'Italie) auxquelles il tient. Ce qu'on est tenté de prendre pour un témoignage relatif à l'existence d'un accent de hauteur relève, en fait, d'une théorie selon laquelle le son, étant matériel, doit avoir, comme tout corps, longueur, largeur et hauteur (p. 63, n. 5). La distinction varronienne des temps de l'infectum et de ceux du perfectum relève de la morphologie (c'est un argument à faire valoir contre les anomalistes, p. 186, n. 2), n'a aucune signification en ce qui concerne le sentiment que les Latins auraient pu avoir des aspects verbaux, au sens où l'entendent les modernes. D'autre part, le groupement d'un nombre important de fragments fait apparaître certaines constantes qu'on ne soupçonnait guère autrement, ainsi le peu de place que tient dans l'œuvre, hormis lorsqu'il est question de métrique, la considération de la quantité des voyelles (p. 67-70). On pourrait multiplier de tels exemples.

Mais Varron n'est pas exclusivement une mine de notices qu'on pourra désormais mieux comprendre ; pas même seulement un moment important de l'histoire de la grammaire ; c'est une curieuse figure qui mérite de revivre pour prendre place à côté de ses grands contemporains, Lu-

crèce, Cicéron. Il a le souci des constructions systématiques, des synthèses appuyées à une philosophie (un stoïcisme teinté de pythagorisme) ; il domine d'immenses lectures, il aime se poser en arbitre entre les traditions qu'il oppose et dont il exagère parfois certains caractères pour rendre plus opportunes ses solutions de juste milieu (p. 155-157). Si l'on met à part les problèmes syntaxiques qui lui ont, comme à tous les Anciens, échappé — parce que l'étude de l'accord, celle des fonctions, celle des propositions, ressortissaient pour eux à la logique — on est frappé de voir que tous les grands problèmes linguistiques ont été posés dans son œuvre. Le paradoxe est qu'entre une documentation abondante et un appareil d'idées générales souvent fort élaborées, la recherche proprement grammaticale s'égare si souvent. Il en est de Varron comme de Lucrèce : ils voient tous deux les vrais problèmes, leurs principes fondamentaux sont irréprochables, mais, de la mise en contact des principes avec les faits, ce n'est pas une illumination qui s'ensuit, c'est presque toujours un court-circuit, une catastrophe. Entre les principes et les faits, tout un plan intermédiaire, le plan technique, est à inventer, et il y faudra, pour la grammaire comme pour la physique, des siècles. En définitive, la grammaire varronienne, restituée par M. Collart, intéresse, non moins que la physique lucrétienne, l'histoire des idées scientifiques, l'histoire de l'intelligence même.

Jacques PERRET.

Michel RAMBAUD, *L'art de la déformation historique dans les Commentaires de César* : Annales de l'Université de Lyon, 1953, 410 pages.

En France aussi, quoi qu'on veuille (par tradition paresseuse) en dire, s'édifient des œuvres collectives. A la française, bien sûr : chaque auteur gardant son autonomie. Mais la probité scientifique régit la critique, soutient l'invention personnelle, unifie les efforts. Et l'on s'aperçoit soudain, au bout de trente ans, qu'il s'est dressé un monument rigoureux et solide, mais qui a toutes les souplesses de la vie : c'est-à-dire de la pensée véritablement humaniste.

Ainsi pour César, depuis l'édition du *Bellum Gallicum* par le si regretté L. Constans ; celles du *Bellum Ciuile*, par P. Fabre, du *Bel. Africum*, par Bouvet, du *Bel. Alexandrinum*, par Andrieu, avec leurs excellentes traductions, ont à leur tour amélioré le texte, fait le point des questions, précisé les solutions. La brillante et minutieuse synthèse historique de M. J. Carcopino a réveillé les passions de vie autour du dictateur mort depuis bientôt 2,000 ans. Sans parler des études « gauloises » après C. Jullian, des débats autour de Gergovie ou du site d'Alésia. Et voici un ouvrage fondamental, le plus scrupuleux et le plus sage qui soit en ses méthodes : en fait révolutionnaire, et qui obligera à

reposer en nouveaux termes tous les problèmes historiques à partir du moment où César assuma le proconsulat en Gaule.

L'idée originelle de M. Michel Rambaud était simple, et, pour ainsi dire, technique : les difficultés insurmontables qu'opposent depuis cent ans à l'érudition les *Commentaires* de César et de ses « Continuateurs » (véracité, dates, éditions, remaniements, auteurs) ne se simplifieraient-elles pas toutes ensemble si l'on concevait à la base de ces narrations militaires des rapports d'État-Major et des rapports proconsulaires, en leur rédaction l'interférence d'un travail de secrétariat et d'une volonté politique? En approfondissant pendant huit ans cette hypothèse de travail, M. Rambaud non seulement lui a donné réalité — sur le plan philologique aussi bien que psychologique —, mais en a déduit toutes les conséquences nécessaires en ce qui concerne l'interprétation historique des faits et la personnalité du dictateur. Et cela va loin !

De façon discrète, mais sûre, M. Rambaud a pris appui sur les ouvrages les plus récents qui, en France ou aux États-Unis, analysent les travaux d'État-Major ou les procédés de propagande psychologique[1]. Pourquoi non? Si anciennes sont les techniques de guerre que les ressorts essentiels en ont dû être poussés, sinon démontés, de longue date. Mais il a aussi, au début de son ouvrage, décrit, avec le plus juste sentiment du temps historique, *Le milieu politico-littéraire* où l'on doit se représenter la composition et la publication des *Commentaires*. Ces six ou sept pages (comme celles qui précèdent, et qui décrivent la suite des débats savants sur la *Véracité et datation des Commentaires*) auraient sans doute gagné à être isolées et mises davantage en valeur, au lieu de s'inclure sous un titre aussi spécifique que : « *Les rapports militaires au temps de César.* » On devra les méditer de près avant de se soumettre au cadre monumental, assez pesant, où l'auteur a inséré une pensée extrêmement riche et diverse : deux chapitres sur les « Rapports » (au temps de César, et dans les *Commentaires*) ; deux sur les « Techniques » (celles de la démonstration et celles de la persuasion) ; deux sur les « Fins et résultats » (les thèmes de propagande ; la déformation des personnages et des groupes). Dans cette architecture volontaire et rigoureuse, le lecteur s'orientera grâce aux sous-titres, clairs et bien dégagés, et à un riche Index. La densité du texte et des notes cessera alors de l'inquiéter ; et il m'étonnerait même qu'il ne se passionne pas à une lecture où l'animation de la preuve fait passer sur les sévérités et parfois les abstractions du style.

La double nécessité d'un état-major et d'un secrétariat (p. 49 et suiv.), si on en analyse les conséquences en philologue minutieux, comme le fait

1. Aussi, bien entendu, sur l'exemple de Napoléon et de ses élaborations, « du *Moniteur* au *Mémorial* ».

M. M. Rambaud, rend compte à la fois de la rapidité de la composition (p. 58), des différences entre des rédacteurs plus ou moins adroits (p. 79 et suiv.) et de l'unité de la méthode (p. 87 et suiv.). Quand César a pris lui-même la responsabilité de la rédaction, nous nous trouvons en présence de deux « propositions complémentaires » : « des rapports de légats sont incorporés aux *Commentaires ;* les *Commentaires* sont l'œuvre du seul César » (p. 49). Quand, au surplus, César utilise ses propres rapports (p. 90 et suiv.), les négligences de son style, jouant pour nous le rôle de « tests », « confirment que César... *a utilisé* ses notes ou le double de ses lettres comme il avait utilisé les rapports de ses légats » (p. 96) : volonté unificatrice, mais encore plus cyniquement déformante en ce second cas. On notera que, par réciproque, cette analyse de but psychologique offre à la philologie de nouvelles bases d'étude du style de César et de ses continuateurs (p. 45 et suiv.), et l'exégèse une méthode moins simpliste d'interprétation des contradictions (p. 74 et suiv.) : l'ubiquité de la VII^e^ légion, par exemple, s'expliquant par le laisser-aller d'une « suture » ; ou la résurrection des Nerviens soi-disant anéantis, par la pusillanimité de légats opposée à l'audacieuse confiance de leur chef (p. 76).

Sur certains points de cette excellente démonstration, il y aura à revenir, qui en doute? — Par exemple dans le débat sur la monotonie des descriptions de bataille (p. 42). Tout ce que dit à ce propos M. Rambaud est excellent. Mais il faut y ajouter sans doute, d'une part, l'absence de cartes géographiques à soumettre aux lecteurs et la parfaite inutilité, qui s'ensuit, de mentionner les « lieudits » dont César et ses lieutenants avaient forcément dû avoir connaissance ; d'autre part, la tradition épique, qui, depuis Ennius (ou même l'*Amphitryon* de Plaute !) et à travers les Annalistes, ne pouvait manquer d'influencer un écrivain militaire, même s'il se piquait de nudité objective, du moment qu'il visait à sa propre glorification. — Il faudrait aussi préciser comment on se représente (p. 81 et suiv.) les « Rapports » de César au temps des guerres civiles? A coup sûr et même dans leur forme originelle, plus audacieusement tendancieux que lors de la guerre des Gaules. Mais César éprouvait-il le besoin de jouer cette comédie avec un sénat déjà asservi?

Les *Techniques de la démonstration* ont été admirablement analysées (p. 97 et suiv.) sous trois chefs seulement : disjonction des faits [mais ce titre est bien obscur : il s'agit en fait du regroupement tendancieux de faits disjoints de leur suite causale] ; récit justificatif ; narration préexplicative [c'est-à-dire faisant peser sur les explications qui suivent le préjugé d'une interprétation tendancieuse]. Une fois qu'on a bien pris conscience de ces méthodes, on n'accusera plus, comme C. Jullian, d'incoordination le soulèvement des Gaules en 54 (p. 101) ; on ne fera plus honneur à César d'un plan machiavélique pour, après l'échec de Gergovie, attirer Vercingétorix au traquenard d'Alésia (p. 105). Le chapitre IV,

sur les *Techniques de la Persuasion* (p. 177-242), distingue et appuie d'exemples probants un grand nombre de faits, psycho-stylistiques si l'on veut, dont l'ensemble pare César de l'auréole d'un maître propagandiste : fausses statistiques ou « exagérations par imprécision » ; répétitions et rappels ; variations dans le volume de l'énoncé ; apparitions ou disparitions opportunes du meneur de jeu ; comparaisons, contrastes et compensations ; dramatisations déformantes ou embellissantes..., la merveille, la marque propre de César, quand il conduit lui-même le travail de rédaction, étant une merveilleuse « convergence des effets » pour l'apparence de la plus naïve vérité.

Nous ne choisirons pas dans cette suite de démonstrations solides. Certaines pages se signalent cependant de façon particulière à l'attention des historiens : sur la gravité des transpositions chronologiques en apparence anodines et sur la logique des omissions (p. 136-137 : dans le *Bel. Ciuile*) ; sur le glissement à la falsification stéréotypée (p. 140)... Mais tout mérite qu'on en prenne conscience devant les textes, et la plume à la main.

Sur ces solides assises philologiques, M. Rambaud n'a plus de peine, semble-t-il, à percer à jour les intentions de César, *les thèmes de sa propagande*, militaires et politiques, qui exaltent l'armée en ayant l'air de faire part à ses faiblesses, et glorifient le chef sans pareil, sous un éclairage subtil, entre la *Fortuna* et son incomparable *Clementia*. Des travaux postérieurs à cette thèse, surtout l'admirable mémoire de M. A. Alföldi sur les émissions monétaires des premiers mois de 44[1], inciteront peut-être M. Rambaud à préciser les progrès de la propagande césarienne en s'aidant des monuments figurés. Mais il faut bien affirmer que les textes seuls, sous la nouvelle lumière qu'il nous offre, parlent fort haut et d'une façon presque terrible. Que, sans jamais donner l'impression de la caricature (il frôle parfois le comique), cet homme ait ainsi faussé l'image de ses adversaires, Pompée ou Marseille (et là se manifeste la grande différence entre ses continuateurs et lui) ; qu'il ait peut-être à tout jamais ruiné l'espoir de se faire une image exacte du « nationalisme gaulois », en abaissant de façon systématique les Éduens ou en grandissant à l'excès la figure de Vercingétorix !... M. M. Rambaud va loin. Point trop loin, cependant, après des prémisses aussi solides, et si l'histoire de ces temps merveilleusement dramatiques doit en devenir plus circonspecte et plus modeste. Quand on ne retiendrait, d'une très riche *Conclusion*, que ces deux phrases (p. 364-365) :

« L'exactitude matérielle des *Commentaires* prouve l'habileté du grand homme, nullement sa véracité. César montre la réalité, mais du côté qui

1. A. Alföldi, *Studien über Caesars Monarchie* (*Bulletin de la Société royale des lettres de Lund*, 1952-1953, I).

convient à ses intérêts, et les formes de son récit suscitent chez le lecteur une impression fausse : c'est ce que nous appelons l'art de la déformation historique ; »

et, sur l'unité de l'œuvre :

« Toute cette construction est vraisemblable, mais cette vraisemblance est interne, et, pas plus que l'exactitude matérielle, elle n'est une garantie de vérité. »

Jean BAYET.

Heinrich HEUSCH, *Das Archaische in der Sprache Catulls* : Bonn, Hanstein, 1954, 180 pages, DM. 13,50.

En dépit de leur volonté de faire du neuf, les *neoteroi* n'ont pu se soustraire à l'influence de la tradition poétique créée par Ennius : Catulle lui est, bien plus qu'on ne croit, redevable ; il a fait aussi quelques emprunts à des langues (religieuse, juridique) que leur spécialisation maintient en dehors de l'évolution générale du latin. Mais les archaïsmes auxquels M. Heusch a consacré son livre appartiennent à une troisième catégorie : il s'agit de mots et tours que le classicisme cicéronien, voire le parler de la bonne société romaine (urbaine), vient de répudier. Bien attestés à époque ancienne, à peine saisissables sous l'Empire ou en des contextes qui dénotent leur caractère d'ancienneté, ces mots et ces tours se survivent encore dans la génération de Catulle, et chez Catulle en particulier, que son provincialisme fait linguistiquement un attardé : doublets (*alid* pour *aliud*, *haec* pour *hae*, *senecta* à côté de *senectus*...), formes anomales (*siris*, *recepso*...), mots teintés d'une forte affectivité (adverbes intensifs, verbes fréquentatifs...), etc... M. Heusch a pris conscience des difficultés de son sujet : les principes de méthode qu'il pose initialement (p. 11-36) sont raisonnables ; dans les études de détail qui suivent (p. 37-171), il a su résister à la tentation de voir partout des archaïsmes. Ce qui manque un peu à ce livre estimable et utile, c'est une analyse plus ample, plus ferme, des conditions et de l'ampleur de la mutation linguistique qui instaura le classicisme romain ; c'est aussi un effort pour tirer parti des faits relevés en vue d'une meilleure intelligence de la personnalité stylistique de Catulle. Faute de cette mise en place, bien des études de détail restent insuffisantes, indécises. N'est-ce pas un paradoxe que, dans un travail de ce genre, le nom et l'œuvre de Salluste soient à peine mentionnés?

Jacques PERRET.

H. KREFELD, *Liebe, Landleben und Krieg bei Tibull* : Dissert. de Marburg, Triltsch-Düsseldorf, 1952, 54 pages.

Cette soigneuse petite étude a pour objet de qualifier l'inspiration

rustique, érotique et guerrière chez Tibulle par comparaison avec Virgile et Properce.

Tibulle est poète érotique par tempérament ; si la vie rurale et la pensée de la guerre ont place dans son œuvre, c'est en fonction de son expérience amoureuse ; la campagne lui fournit un cadre, et la guerre un sujet de malédiction. Pas d'attitude propagandiste comme chez le courtisan Virgile, pas de recours aux ressources des mythes comme chez le citadin raffiné Properce, mais le goût d'un terrien pour la vie calme enrichie des joies de l'amour. Ce n'est pas assez pour rattacher Tibulle à une tradition, et par exemple pour décider dans quelle mesure il est l'héritier des élégiaques et bucoliques grecs ou l'émule du mystérieux Gallus ; mais c'est de quoi définir sa personnalité. Peut-être plus précisément encore que ne l'a fait l'auteur, qui aurait pu mettre l'accent sur l'originalité de l'un des rares poètes latins qui aient su nous faire participer à leur vie émotive ou sentimentale sans toujours couler leur poésie dans les moules de la tradition. Quelques citations faciles à glaner auraient pu illustrer le propos de l'auteur : vers simples et suaves, comme le « floret odoratis terra benigna rosis », le « annus in apricis maturat collibus uuas », ou déjà teintés de lyrisme romantique, comme le « inmites uentos audire cubantem » ou le « te teneam moriens deficiente manu », avant-goût de Ronsard, sinon de Musset ou de Vigny — si pareille inspiration avait trouvé à Rome un terrain propice au lieu d'être submergée par le déferlement des formules qui a noyé la poésie latine. Dégager ces deux aspects de la poésie tibullienne eût pu exercer plus subtilement l'ingéniosité de notre auteur. Il reste que son enquête précise sur plus d'un point notre connaissance du poète, d'autant plus qu'elle ne néglige pas l'appoint des travaux antérieurs, mentionnés, critiqués ou élogieusement appréciés (ainsi celui de notre tibullienne Mlle Bréguet) dans de savantes « Anmerkungen ».

J. Marouzeau.

Ettore Paratore, *Virgilio* : Firenze, Sansoni [1954], xv & 388 pages, 2.000 lires.

L'intention avouée de M. Paratore (p. x-xiv) est de réagir contre les excès d'une exégèse trop exclusivement esthétique, insuffisamment curieuse des attaches historiques et du contenu idéologique des œuvres. De là, pour commencer, un très long chapitre de mise en place (« la crise religieuse, morale et politique de Rome », p. 1-69) dont on retiendra surtout les pages sur l'épicurisme et ce qu'il a apporté de positif dans la vie sociale et politique des Romains (p. 44-57). — L'originalité essentielle de la personnalité de Virgile apparaît initialement en ce qu'après ses années d'étude à Rome il se retire dans ses propriétés cisalpines par

amour de la campagne ; à vingt-cinq ans, il a « le sublime courage » de renoncer aux ambitions comme aux plaisirs bassement hédonistes de la ville pour vivre dans l'*otium* selon la pure doctrine épicurienne. Dans le milieu rural, il retrouve l'inspiration vraiment poétique et religieuse de l'épicurisme, son climat de chaude cordialité humaine (p. 78). Le ressort central de sa vocation bucolique, en rupture presque totale avec le formalisme et les raffinements des neoteroi (p. 84), est de faire de la poésie avec la nature et le peuple qui l'entoure ; tout y est orienté à faire ressortir le contraste entre ville et campagne, c'est-à-dire entre *negotium* et *otium*, entre la frénésie des passions ou des ambitions et la vie selon la nature : la propriété de Tityre, comme plus tard le jardin du vieillard de Tarente, reflète le Jardin d'Épicure. L'élément mystique qui apparaît dans quelques pièces, Virgile le trouve dans l'attente messianique typiquement latine qui a pénétré la conscience religieuse populaire et dont, en particulier, vit la plèbe des campagnes, c'est ce qui l'orientera vers un pythagorisme orphique spécifiquement agraire (p. 162, 275). — Les *Géorgiques* portent la marque du désarroi de Virgile revenu à Rome après la confiscation de ses propriétés ; sans doute ne renonce-t-il pas à voir dans la vie rurale la vie la plus convenable à l'homme ; mais il relègue l'âge d'or dans le passé ; la présence humaine disparaît de son œuvre ; c'est du seul contact des éléments que le poète, ou le paysan (s'il devient un *sapiens*), retrouvera la paix. L'épicurisme du poème transparaît spécialement dans le mythe des âges où Jupiter est représenté comme un tyran maléfique ; il n'est ici, au vrai, que la représentation symbolique des passions qui ont rompu le lien entre l'homme et la nature (p. 215). Les *Géorgiques* ne sont qu'en apparence un poème didactique (p. 236) ; loin d'insister sur les travaux de l'homme des champs, Virgile s'intéresse surtout au fait que c'est la nature qui travaille ; l'austérité de la condition rurale n'est autre que la simplicité convenable au bonheur de l'épicurien (p. 221-229). Dans tout cela, on reconnaît aussi l'influence d'Horace, son âpre orgueil individualiste (p. 194), son rationalisme, son pessimisme antireligieux. — Heureusement, Octavien se décide à donner à Virgile une propriété à Nole et une villa à Naples. Retour à l'optimisme et aux espérances d'un âge d'or, nouvelle plongée dans la mystériologie agraire, la religiosité populaire, les mystères orphico-pythagoriciens si profondément enracinés dans la terre italienne (p. 267-282) ; c'est la catabase d'Orphée, bientôt l'*Énéide*. Le noyau de l'épopée est à chercher dans l'épisode d'Évandre, dans la Revue des héros, dans les éloges adressés à Auguste pacificateur : il s'agit toujours, essentiellement, d'exalter l'Italie agreste ; la partie la plus originale du poème est constituée par les livres VI-XII ; pour organiser sa matière, Virgile a eu recours, dans un second temps, à Ennius et à

Naevius ; ce n'est qu'au travers de ces épopées latines qu'il a finalement rejoint Homère (p. 323-325).

On appréciera particulièrement dans ce livre tout ce qui se rapporte à l'épicurisme de Virgile et à la continuité dans son œuvre de l'inspiration rurale : l'éclairage que de ce biais M. Paratore a projeté sur l'œuvre est incontestablement du plus haut intérêt. Partout, des analyses de détail très fines et qui donnent à penser, sur les petits poèmes repris dans *Buc.* IX (p. 92-104), sur *Buc.* VI (p. 131-143), sur le mythe des âges et la « doctrine du travail » dans les *Géorgiques* (cf. *supra*), sur la qualité des derniers livres de l'*Énéide* (p. 295-329), sur les nuances qui chez Horace et chez Virgile colorent différemment l'amour de la nature (p. 182-203). D'autre part, le livre n'échappe pas entièrement aux dangers inclus dans la méthode suivie : il est bien de vouloir expliquer l'œuvre par la vie de l'écrivain, encore faudrait-il qu'on pût s'assurer de la solidité des éléments biographiques utilisés ; de toute façon, vouloir éclairer exclusivement les *Bucoliques* par l'hypothèse qu'elles ont été composées dans un asile champêtre, n'est-ce pas s'exposer à méconnaître ce qu'elles ont de mondain et de maniéré? N'est-il pas étrange de suspendre toute l'œuvre de Virgile à l'heur et aux malheurs de ses propriétés? Surtout une trop grande importance attribuée à l'idéologie (et sur des bases parfois contestables comme tout ce qui se réfère aux origines rurales du « pythagorisme » virgilien ou à la manière, p. 273, dont la polémique épicurienne aboutit à revaloriser les cultes agraires) aboutit à négliger ou sous-estimer ce qui dans l'œuvre n'a pas une valeur idéologique : *Buc.* X est une œuvre banale et conventionnelle (p. 129-130) ; *Buc.* VIII n'a de sens que pour opposer ville et campagne (p. 118, *Ducite ab urbe*) ; *Aen.* IV est un épisode marginal, relativement étranger à la véritable sensibilité de Virgile, à expliquer par une dernière flambée de néotérisme (p. 329). Il est inquiétant d'avoir à croire que Virgile s'est mis à écrire un poème épique sans penser, qu'en tout dernier lieu, à Homère ; paradoxal de ne vouloir connaître la religion de l'*Énéide* qu'à travers le discours d'Anchise (p. 340-354) ou de tenir pour à peu près négligeables du point de vue de Virgile les livres I-V (p. 328).

Jacques PERRET.

Gilbert HIGHET, *Juvenal the Satirist* : Oxford, Clarendon Press, 1954, 1 vol. in-8°, XVIII + 373 pages.

M. G. Highet a déjà publié, dans le passé, deux pénétrantes études consacrées à l'œuvre et à la vie de Juvénal (*The philosophy of Juvenal*, *T. A. P. A.*, 1949, p. 254-270 ; *Juvenal's bookcase*, *A. J. P.*, 1951, p. 369-394). Il a donné, d'autre part, un grand ouvrage sur la « tradition classique », dont nous avons dit ailleurs tout le mérite (*R. É. A.*, LIII, 1951,

p. 362). L'essai sur Juvénal représente comme la synthèse de ces travaux antérieurs. Nous y trouvons, en effet, une étude consacrée au poète lui-même, mais aussi un exposé de l'influence exercée à travers les siècles par l'auteur des *Satires*. La première partie du livre traite de la vie de Juvénal. Partant du mieux assuré et du plus connu — la période de l'âge mûr au cours de laquelle furent écrites les *Satires* — M. Highet s'efforce de découvrir quelque lumière nouvelle sur les années obscures, l'enfance, la jeunesse, la formation du poète. Il parvient ainsi, grâce à quelques hypothèses, à donner une image cohérente de cette existence que l'on devine tourmentée. Image à vrai dire dans laquelle d'habiles reconstructions masquent les lacunes, bien que, naturellement, les preuves fassent le plus souvent défaut. La partie la plus sûre est celle qui est consacrée à la chronologie des différents livres, établie souvent à l'aide d'arguments nouveaux. On retiendra, pour le livre I, la date de 110, pour le livre II celle de 116, 118-121 pour le livre III, 127-131 pour le livre V, la date du livre IV restant indéterminée (entre 121 et 127). Pour reconstituer la vie même de Juvénal, M. Highet ne dispose que des pauvres données que l'on sait : l'inscription d'Aquinum, les notes incertaines contenues dans les scolies, un passage de Jean Malalas, confirmé par Suidas, une allusion de Sidoine Apollinaire (mais qui se rapporte peut-être à un autre événement), et tout ce que l'on peut, tant bien que mal, considérer comme allusions personnelles dans les *Satires* elles-mêmes. Mais, de ce matériel misérable, M. Highet sait extraire un récit attachant et plausible. Nous voyons Juvénal, chevalier d'Aquinum, promis à une carrière heureuse. Il est commandant de la première cohorte des Dalmates à l'avènement de Titus ; ses concitoyens le choisissent comme *duumvir* quinquennal. Une épigramme, inspirée par l'ambition déçue, interrompt brutalement cette carrière, et Juvénal est exilé, sans doute en Égypte, pour ne revenir qu'en 96, à la mort du tyran. Mais l'homme qui revient n'est plus un officier d'avenir ; sa fortune est perdue, il est sans protecteur, aigri, ruiné, définitivement déraciné. C'est dans cette atmosphère découragée que furent composées les premières satires, et cela dura jusqu'au jour où l'empereur Adrien, organisant l'*Athenaeum*, vers 120, y offrit un asile au poète, qui termina son existence dans l'aisance, propriétaire d'un petit domaine en Sabine, qui peut être aussi un présent de l'Empereur. Les *Satires* seraient donc sorties des années de misère, les « années du mépris », et Juvénal y exprimerait avant tout ses propres déconvenues, tandis que le retour à un bien-être relatif expliquerait l'apaisement des dernières pièces. M. Highet ne dissimule pas ce qu'une semblable reconstitution conserve d'arbitraire. Mais son imagination l'entraîne à la suite de son auteur. Certaines pages, d'une très belle langue, vont jusqu'à comparer le sort de Juvénal

et celui de Dreyfus et de Dostoïewski. Tout cela n'est peut-être pas très « vrai » ; c'est, en tout cas, fort séduisant et plein de vie.

L'analyse des *Satires*, qui constitue la seconde partie du livre, constitue une excellente introduction à leur lecture. Elle est moins originale que la première partie, mais on en retiendra les nombreux rapprochements littéraires. M. Highet connaît bien Kafka et Proust, et il est singulier de constater que telles pages du *Temps retrouvé* peuvent (à la rigueur) être appelées à commenter la Satire II (que M. Highet intitule, pudiquement, *The Faerie Queenes*). Les notes érudites sont rejetées à la fin du volume, les références seules aux œuvres littéraires citées demeurant au bas des pages. Cela contribue à donner l'impression que l'ouvrage a été écrit pour des lecteurs qui ne sont pas des philologues, et, en fait, l'on constate, sans cesse, une volonté de « remettre en question » la poésie de Juvénal, son intérêt pour nous, sa signification éternelle, en dehors des conventions et des valeurs universitaires. C'est peut-être là ce que ce livre apporte de plus directement utile, une réflexion sincère et personnelle sur l'art de Juvénal et son « message » à travers les siècles. Il est vrai que la dernière partie, consacrée aux écrivains qui ont imité ou utilisé Juvénal, fait plutôt songer à un catalogue qu'à une étude proprement dite. Cela est dû aux limites à l'intérieur desquelles M. Highet a dû se contenir. La matière exigerait à elle seule un livre entier.

Parfois, l'on se prend à discuter telle ou telle affirmation. Est-il bien certain (p. 20) que les auteurs de satires « soient rarement amenés à écrire simplement pour s'assurer argent ou réputation »? Ne pourrait-on dire, au contraire, que maint satirique a recherché d'abord un succès de scandale — qu'il s'appelle Horace ou Boileau? Il est hardi, aussi, de prétendre que Rabelais fut amené à la satire par « le choc d'événements si cruels, si intolérables que jamais (il) ne les raconte et se contente, au plus, d'y faire allusion en termes très généraux »? On ne voit pas bien à quels faits biographiques peut songer M. Highet. Des problèmes philologiques sont, apparemment, escamotés, ainsi le rapport de Juvénal avec Lucilius. Il ne suffit pas de s'excuser derrière l'état misérable des fragments conservés du premier satirique latin. Il est bien significatif que la satire de Juvénal ne traite jamais de thèmes littéraires, ce qui suffit à la distinguer de la satire horatienne. Et ne serait-ce pas à Lucilius qu'elle devrait tel ou tel de ses caractères les plus apparents, que l'on attribue le plus souvent à l'influence des rhéteurs, mais qui appartiennent, en réalité, à la tradition satirique la plus ancienne? Il y a là tout un aspect de l'œuvre que l'on eût aimé voir traiter. Mais M. Highet n'a certainement pas encore tout dit ce qu'il a à dire d'un poète qu'il connaît bien et qu'il aime.

Pierre GRIMAL.

Gilbert BAGNANI, *Arbiter of Elegance, a study of the life and works of C. Petronius* : University of Toronto Press, 1954, XI + 91 pages.

Trois chapitres et six petits « excursus » composent cet essai, auquel l'auteur a volontairement donné un tour paradoxal, alors même qu'il soutient les thèses traditionnelles : oui, dit M. Bagnani, le *Satiricon* a bien été écrit sous le règne de Néron, et par le Pétrone dont parle Tacite, mais aucune des raisons alléguées jusqu'ici pour le prouver n'est pertinente : certaines sont ingénieuses, aucune n'entraîne la conviction. Et, à son tour, M. Bagnani entre en lice, pour en présenter une à laquelle on ne saurait, pense-t-il, répliquer : Échion le chiffonnier raconte que parmi les attractions soumises aux prochains jeux se verra l'exposition aux bêtes d'un intendant surpris en flagrant délit d'adultère avec sa maîtresse. Or, la condamnation d'un esclave aux bêtes demandait un jugement préalable depuis certaine *Lex Petronia*, dont il y a tout lieu de penser qu'elle fut portée en 61 ap. J.-C. Voilà donc, pense M. Bagnani, un *terminus ante quem* assuré. Comme, d'autre part, il est indéniable que l'auteur du *Satiricon* a l'intention de parodier la *Pharsale* de Lucain, il faut que ce poème ait été au moins à l'état de projet lorsque fut composé le roman. Si l'on considère que Lucain n'avait pas commencé la *Pharsale* avant 58 (ce qui est plausible), il faut que le *Satiricon* ait été écrit entre cette date, au plus tôt, et l'année 61, au plus tard. Le roman aurait été composé pour l'amusement de Néron, à l'occasion des *Neroneia* de 60.

Si on laisse de côté cette dernière hypothèse, qui est entièrement gratuite, le reste du raisonnement présenté par M. Bagnani paraît d'abord plus solide, mais, à la réflexion, l'on se demande s'il est vraiment possible d'édifier toute une démonstration sur un seul fait, dont l'interprétation demeure, malgré tout, assez incertaine. Tout repose, en effet, sur le point de savoir si Échion s'est exprimé avec une parfaite propriété de langage. Il a dit : « (*Glyco*) *dispensatorem ad bestias dedit* », ce qui, commente M. Bagnani, implique que Glycon a pris l'initiative de l'exposition aux bêtes ; sans cela, Échion aurait dit : « (*Glyco*) *dispensatorem damnandum dandumque ad bestias curauit.* » Mais c'est vouloir que ce chiffonnier, après boire, s'exprime en jurisconsulte. N'est-ce pas beaucoup demander? Il en va donc de cet argument comme de tous ceux que l'on ajoute au dossier : aucun ne vaut en lui-même, mais leur rapprochement à tous finit par créer une probabilité très forte, qui n'atteindra jamais la certitude. M. Bagnani parle volontiers de cercle vicieux : sans doute, un argument particulier peut reposer sur une pétition de principe, mais l'accumulation d'un grand nombre de raisonnements aboutissant à des conclusions convergentes et tendant tous à

attribuer le roman au règne de Néron n'est possible que si l'époque néronienne est la plus probable, parmi toutes celles que l'on peut envisager. Même si aucun « coup » ne porte au but, celui-ci sera, nécessairement, inclus dans la zone de densité maximum. M. Bagnani lui-même reconnaît que la plus sûre méthode pour dater le *Satiricon* est encore de former une impression générale des mœurs, de l'atmosphère économique et sociale que l'on rencontre dans le roman, et de constater que le tableau obtenu répond à ce que nous savons de la société romaine au 1er siècle de notre ère. Sur ce point, nous lui donnons entièrement raison.

Il nous semble beaucoup plus difficile d'admettre, avec lui, que Pétrone est non seulement l'auteur du *Satiricon*, mais encore celui du *Ludus de Morte Claudii*, que les philologues s'obstinent (à tort, selon M. Bagnani) à attribuer à Sénèque et à appeler l'*Apocolocynthose*. M. Bagnani essaie de démontrer que Sénèque ne saurait être l'auteur du pamphlet. Pour cela, il remarque que celui-ci ne peut avoir été écrit longtemps après la mort de Claude et qu'il constitue une sévère critique de la décision d'apothéose prise par Agrippine et ses conseillers, Sénèque, Burrus et Pallas. Comment Sénèque se serait-il désavoué lui-même? L'objection n'est pas nouvelle, et il lui a été répondu plusieurs fois de façon pertinente : Sénèque, personnage officiel, ignorait Sénèque pamphlétaire, si même le second ne mettait pas sa plume au service du premier. Il était utile au nouveau gouvernement de déconsidérer la mémoire de Claude. Sans doute, officiellement, et pour sauvegarder la valeur juridique de l'adoption du jeune Domitius Ahenobarbus, les actes de Claude devaient être confirmés, et l'apothéose de l'Empereur était le moyen le plus sûr pour les mettre à l'abri de toute contestation. Mais la personne même de Claude, et, à travers elle, sa descendance directe, devaient, en même temps, être frappées de ridicule : le nouveau règne était, en fait, le désaveu complet des principes suivis par Claude. On rendait au Sénat ses prérogatives, on renonçait solennellement au gouvernement des affranchis, et tels sont bien les principes proclamés dans le *Ludus*. Faute de distinguer les deux plans sur lesquels se mouvait la politique romaine, le plan strictement juridique et le plan de l'opinion, M. Bagnani s'embarrasse d'une contradiction simplement apparente. Quant à la justification du titre, *Apocolocynthose*, attesté dans un texte fort confus et désordonné de Xiphilin, nous ne pensons pas qu'elle soit impossible : Claude est transformé en citrouille, parce qu'il devient un dieu à la mode stoïcienne, un dieu sphérique, avatar particulièrement adapté à un personnage dont on veut nous persuader qu'il fut « aussi stupide qu'un potiron ». Rien ne nous assure que, comme le veut M. Bagnani, Sénèque ait écrit un pamphlet qui ne serait pas le *Ludus*, mais aurait été dirigé contre Agrippine, et dans lequel il aurait fait explicite-

ment allusion à l'empoisonnement de l'Empereur. Rien, dans le texte de Xiphilin, n'autorise pareille affirmation.

Quant au troisième chapitre, qui retrace les grandes lignes de la vie de Pétrone, il n'est personne qui le lise sans plaisir. Écrit avec la plus grande verve, un sens de l'humour à la fois italien et britannique, il a le grand mérite d'être un fort agréable roman. Mais M. Bagnani nous permettra de douter que les comparaisons anachroniques, la plupart fort brillantes et suggestives, dont il fait si grand usage, soient des arguments vraiment valables quand il s'agit de démontrer. Seulement l'auteur lui-même nous a prévenu que son petit livre avait été écrit « pour rire », et nous ne lui saurons pas mauvais gré de ne pas nous avoir tout à fait persuadés.

Pierre GRIMAL.

S. Edgar STOUT, *Scribe and critic at work in Pliny's Letters* : Indiana University Press, Bloomington, 1954, 272 pages.

Les critiques s'accordent en général pour convenir que parmi les textes antiques celui de Pline le Jeune est un de ceux qui présentent le moins de difficulté, et M. S. E. Stout lui-même l'a reconnu (p. 114). Et cependant, à la fin du siècle dernier, de 1886 à 1926 environ, il a servi de champ de bataille à des philologues en renom, H. Keil, H. Otto, C. E. W. Müller, Kukula, E. T. Merrill, etc... On trouvera le récit de ce différend, qui a fait du bruit dans le monde des lettres anciennes, résumé dans la préface de l'édition de Pline le Jeune par M. Schuster. Il s'agissait alors de déterminer, parmi les trois familles de manuscrits sur lesquelles repose la tradition du texte, quelle était celle qui représentait le mieux ce qu'avait écrit l'auteur. La question semble actuellement tranchée en faveur de la famille des neuf livres.

M. S. E. Stout avait pris part à la dispute en publiant entre 1924 et 1926 quelques articles dans les *Transact. and Proceed.* (*A defense of the nine-book tradition of Pliny's letters*, etc...). Aujourd'hui, demeuré un fidèle convaincu de la famille des neuf livres, il met au jour le résultat des travaux accomplis depuis cette époque en un volume qui, à l'occasion de la tradition plinienne, est en réalité un véritable manuel de critique textuelle.

L'introduction est consacrée à la première publication des lettres, sur laquelle on est loin de tomber d'accord, et à ses avatars durant le Moyen Age et les temps modernes. C'est seulement à partir de l'édition Keil (1870) que la tradition du texte devient scientifique ; de nouveaux manuscrits sont découverts, leur division en trois familles, des neuf livres, des huit livres et des dix livres, s'affirme. Sur ce champ travaillé depuis plusieurs siècles, M. S. E. Stout se met à l'œuvre.

Le chapitre I, « Appréciation de la valeur des sources du texte », reprend un à un les manuscrits des trois familles, les décrit, en rappelle l'histoire — travail déjà considérable en présence de leur nombre, surtout dans la famille des huit livres — en appliquant la méthode qui s'affirmera dans les chapitres suivants.

Le chapitre II s'appuie avant tout sur la mentalité spécifique du copiste, qui explique certaines fautes du texte et conduit l'éditeur à les réparer ; là prennent place les méprises concernant la forme des lettres, minuscules surtout, qui change avec les époques, l'interprétation des tildes, les erreurs de coupures dans la *scriptura continua*, et surtout le *jump*, ce « saut du même au même » qui tenait tant de place dans les cours de Louis Havet. Il est facile, en effet, de reconnaître dans toute cette partie l'influence du savant français et de son manuel de critique.

Le chapitre III contient une étude parallèle à la précédente des erreurs antérieures des « critiques », parfois même accompagnée d'assez larges développements explicatifs ; l'auteur attribue la plupart de ces erreurs à la méconnaissance du style de Pline ; les anciens éditeurs, par exemple, faisaient volontiers disparaître l'ellipse, qui est l'une de ses marques, par des additions arbitraires ; ou encore ils ont reculé devant certaines personnifications hardies ; cf. p. 122-123, par exemple, l'histoire de la substitution de la leçon *possidet* (*Lettres*, 2, 17, 12) à celle de la leçon *prospicit*, substitution repoussée par Postgate, réclamée par moi dans un article de la revue *Mnémosyne*, et réalisée dans l'édition M. Schuster.

Dans le chapitre IV, l'auteur a réuni les passages ne rentrant pas dans les cadres précédemment étudiés.

La tâche de l'éditeur est donc toute préparée dans l'ouvrage de M. S. E. Stout. Il faut dire, toutefois, que le nombre même des critères et leur entre-croisement appellent une minutieuse attention, et une délicate pesée et le champ reste encore large ouvert aux initiatives personnelles.

A. GUILLEMIN.

Karl BARWICK, *Der Dialogus de oratoribus des Tacitus, Motive und Zeit seiner Entstehung* (Berichte über die Verhandl. der sächsischen Akad. der Wissensch. zu Leipzig, Philol.-hist. Klasse, Band 104, Heft 4) : Berlin, Akademie Verlag, 1954, 42 pages, 3 Mk.

Cet exposé, de caractère très général, repose sur une connaissance approfondie du Dialogue, auquel M. Barwick a consacré d'autres études, et qu'il date de l'année 105. La bibliographie présente des lacunes, et le long résumé du Dialogue ne s'imposait guère. L'auteur insiste sur le contraste qui oppose Messala-Quintilien et Maternus-Tacite, en ce qui concerne les causes de la décadence oratoire (importance du *De causis*

corruptae eloquentiae, p. 11) : c'est, selon lui, le thème fondamental du Dialogue. M. Barwick note que ce déclin, pour Maternus-Tacite, est une conséquence de la *quies* apportée par la monarchie, plutôt que de la monarchie même : la remarque est juste, bien que subtile ; mais doit-elle nous amener à assimiler totalement Tacite à l'un de ses interlocuteurs? Pour ma part, je me refuse à cette simplification qui appauvrit une œuvre complexe, et sur tant de points fort obscure.

A côté du thème principal, il y a le thème secondaire, qui porte sur la poésie et l'éloquence. Le rapport des deux thèmes pose des problèmes de composition sur lesquels on eût aimé que M. Barwick nous donnât plus de lumière. Il ne suffit sans doute pas de remarquer que Tacite abandonne l'éloquence pour les raisons qui en expliquent la décadence.

Trois appendices utiles terminent ce travail qui, malgré ses lacunes, intéressera tous les spécialistes de Tacite (à propos de la tragédie attribuée à Maternus, M. Barwick ne consent pas à suivre Stroux et à écrire *im(perante) Nerone*).

H. Bardon.

Antonio Salvatore, *Il « senso del male » in Tacito*, extrait des *Annali della Facoltà di Lettere e filosofia dell'Università di Napoli*, III (1953), 59 pages.

M. A. Salvatore a consacré une assez longue dissertation à étudier chez Tacite le « sens du mal », dont le pessimisme ne serait qu'une déviation sporadique. Ce « sens du mal » est, selon M. A. Salvatore, une faculté « saine » : elle n'enlève aucunement sa lucidité à Tacite ; au contraire elle l'aide à comprendre et à interpréter.

C'est à tort que l'on a accusé Tacite de voir la faute où elle n'est pas ; et M. A. Salvatore reprend le vieux problème du « cas Tibère » : il conclut en faveur de l'impartialité de l'historien : celui-ci manifesterait un « sens du mal » objectif (hum ! envers Tibère !), au moins en tant que disposition fondamentale de l'esprit : il ne lui arriverait qu'accidentellement de dévier vers le pessimisme. Selon M. A. Salvatore, la faculté qu'il reconnaît à Tacite lui permet de percevoir les conséquences éthiques et sociales des faits. Elle constitue même une des conditions de son objectivité : ainsi elle se manifeste par la conviction avec laquelle il condamne tout ce qui, dans l'ordre moral, déshonore la dignité du citoyen romain. Tacite dépeint le mal sous ses aspects les plus variés, et, en le décelant, il retrouve les grandes lois de l'humanité. Sa sensibilité l'amène à « revivre le mal en tant que drame historique » : d'où sa tristesse...

Il y a beaucoup de finesse dans la théorie de M. A. Salvatore, dont la pensée est soutenue par une information solide. Les analyses qu'il présente témoignent de ses propres dons de pénétration psychologique ; et

il nous est agréable de voir les jeunes savants italiens suivre les traces de leurs maîtres, en s'intéressant aux problèmes de l'histoire littéraire, qui sont les problèmes fondamentaux. Mais admettra-t-on, dans le cas présent, la distinction qu'établit l'auteur entre « sens du mal » et pessimisme? Lui-même constate que Tacite passe sans peine de l'un à l'autre. Admettons que la nuance soit assez forte pour autoriser la différenciation : M. A. Salvatore est-il sûr de ne pas se laisser entraîner par ses propres convictions, lorsqu'il prête à Tacite les exigences d'un moraliste? D'ailleurs, cette détection constante du mal ne révélerait-elle pas une tendance que je dirai mélancolique, ne me risquant plus désormais à la qualifier de pessimiste? Je dois avouer que M. Salvatore ne m'a pas entièrement persuadé. Tacite est trop pénétré d'inquiétudes diverses, trop aigri, trop artiste aussi, pour que je voie surtout en lui un moraliste. Je pense qu'en définitive le mal le préoccupait moins que l'usage esthétique qu'il en pouvait faire. Tacite n'est pas Bossuet. Et puis, s'il a eu du mal un sentiment si vigoureux, ne serait-ce pas pour l'avoir quelquefois pratiqué? Je finirais par le souhaiter, tant je l'ai trouvé gêné sous les traits de philosophe moralisant que M. A. Salvatore lui prête, avec un talent du reste indiscutable.

H. Bardon.

Francesco Giancotti, *L' « Octavia » attribuita a Seneca* : Torino, Loescher-Chiantore, [1954], 245 pages, 1,200 lires.

Ce volume n'est pas une édition de l'*Octavie*, mais une étude critique qui fait suite à celle que l'auteur a publiée en 1953 sur les tragédies de Sénèque. Il avait alors réservé la question de l'*Octavie*, parce qu'elle lui paraissait réclamer des explications et des discussions trop longues pour figurer dans son *Saggio sulle tragedie di Seneca*. C'est, en effet, une question très controversée que celle de l'authenticité qui se pose au lecteur : à côté du théâtre d'inspiration purement mythologique et des neuf pièces qu'il comprend, on se trouve en présence d'une tragédie prétexte, d'un drame emprunté à l'histoire de Néron, dont le sujet est la répudiation et la mort prochaine d'Octavie, dont tous les personnages sont historiques et dont l'un est Sénèque lui-même.

Nos doutes s'accroissent encore du fait que l'*Octavie* est absente de la famille des manuscrits considérée comme la plus pure et qui ne renferme que neuf tragédies, celle dite de l'*Etruscus*, mais qu'elle apparaît en surnombre dans une seconde récension, plus tardive, dite A. Inutile de dire que, depuis le XIVe siècle, où sont apparus les premiers soupçons, on n'a cessé de batailler autour de l'*Octavie* entre partisans de l'origine sénécienne de la pièce et les adversaires de l'authenticité. Tandis que quelques-uns vont jusqu'à en faire une œuvre du XVe siècle,

d'autres (Schmidt et Birt) y voient l'œuvre d'un clerc du IVe siècle, d'autres, enfin, plus sages, la ramènent aux années qui ont suivi la mort de Néron.

M. Giancotti s'est donné la tâche de reprendre tous les arguments qui ont été élevés contre l'authenticité, et c'est ainsi qu'il consacre tout un chapitre à ce qu'il appelle les « prétendus anachronismes » que l'on relève dans ce texte, c'est-à-dire les passages qui semblent indiquer chez l'auteur de l'*Octavie* une connaissance des faits nettement postérieurs au drame. Toute cette critique est menée avec beaucoup de soin et de science ; l'auteur a une connaissance parfaite du texte et des alentours du texte, ainsi que des moindres articles écrits par ses contemporains. Il est impossible de le suivre dans tous les méandres de sa discussion, qui descend parfois à l'interprétation d'un mot ou d'une construction et qui atteste la minutie scrupuleuse de ses recherches. Il avance d'une marche très prudente, convaincu que, dans bien des cas, les rapprochements de textes ne sont ni clairs ni probants et que les meilleurs arguments peuvent être retournés contre leur auteur. Il dénonce le caractère illusoire de la recherche des sources historiques et admet comme une certitude que, s'il y a une ressemblance entre l'*Octavie* et des historiens tels que Tacite, Suétone, Dion, c'est que leur source commune est la réalité. L'auteur lui semble, en effet, avoir été contemporain des faits qu'il expose dans son drame, au terme d'une conclusion qui résulte de l'intéressant chapitre intitulé l'*Octavia nel suo tempo*.

Les deux derniers chapitres, consacrés l'un à « l'*Octavie* et Sénèque », l'autre à « Inspiration et structure », nous livrent la pensée dernière de l'auteur. Le témoin des faits historiques ne saurait être que Sénèque lui-même et les doutes que l'on élève sur la valeur de la récension A ne sont pas légitimes : elle mérite qu'on lui fasse confiance quand elle inscrit l'*Octavie* au nombre des pièces authentiques de Sénèque.

Je ne donne qu'une faible idée de l'étude de M. Giancotti, si solide, si complète et si pénétrante, ni de tous les problèmes qu'elle soulève. On eût aimé trouver à la fin de son livre un bref chapitre de conclusion au lieu d'aller glaner ici et là, au cours du volume, ce qui est la pensée propre de l'auteur. En fait, la pièce lui apparaît comme une œuvre à laquelle Sénèque n'a pas eu le temps de mettre la dernière main.

Je ne sais si cette thèse convaincra tout le monde ; il reste bien étrange que Sénèque se soit mis lui-même en scène dans cette prétexte, et il règne dans la pièce une certaine sécheresse qui trahit l'inexpérience d'un élève ou d'un admirateur qui, peu de temps après la mort de Néron, fit probablement hommage de ce drame à la mémoire de son maître.

Édouard GALLETIER.

Karl REINHARDT, *Poseidonios von Apameia der Rhodier genannt* : Stuttgart, Alfred Druckenmüller, 1954 (extrait de la *Realencyclopädie* de Pauly-Wissowa, t. XXIV, 1, col. 559-826).

On sait que la *Realencyclopädie*, sous forme d'articles de biographie, nous donne de véritables synthèses sur les auteurs antiques. Ainsi naguère avions-nous un considérable *M. Tullius Cicero* dû à la collaboration d'historiens et de philologues, un *Plato* de M. Leisegang. Le *Poseidonios* de M. Reinhardt est doublement précieux, venant de l'auteur à qui nous devons ces livres si connus que sont son *Poseidonios* (1921) et son *Kosmos und Sympathie* (1926), traitant, d'autre part, de quelqu'un dont l'importance n'a d'égale que l'extrême difficulté de le connaître. La littérature latine, chez Cicéron, Salluste, Sénèque, notamment, lui a une dette malaisée à préciser. L'étendue de l'article de M. Reinhardt ne nous permet d'en donner ici qu'une brève mention ; j'espère pouvoir lui consacrer prochainement une recension plus détaillée. D'ores et déjà, il est nécessaire d'indiquer aux spécialistes combien il est indispensable désormais d'y avoir recours, même si on ne partage pas (et c'est mon cas) toutes les positions très personnelles qui y sont défendues.

Pierre BOYANCÉ.

T. CIRESOLA, *La formazione del linguaggio poetico di Persio* : Tipogr. Teo Longo, Rovereto, 1953.

Il est rare qu'une monographie philologique ne trahisse pas son auteur : l'étude de faits de langue limitée à une œuvre donnée ne saurait donner lieu aux confrontations nécessaires ; ni l'auteur ni la question traitée n'y trouvent leur profit.

De plus, dans le cas présent, la question est inexactement posée ; ce n'est pas la langue poétique de Perse qui est étudiée, mais la langue de Perse poète, ce qui est tout différent ; et ce n'est pas non plus la « formation » de la langue de Perse, mais seulement certaines « formes » plus ou moins caractéristiques de son style : aspect concret, raccourcis d'expression, emploi de mots rares, hellénismes, syntaxe abrégée, usage des adjectifs, des participes, et même, dans ce prétendu catalogue des poétismes, formes de la langue vulgaire !

Enfin, dans chacun de ces cadres, le choix des exemples est sujet à caution ; que font, parmi les participes : *barbatus*, *pullatus*, *subaeratus*, qui sont en fait des adjectifs? parmi les inchoatifs : *discere*, *noscere*, *poscere*, dont la valeur est oblitérée? parmi les poétismes : *natalis* substantif, que Donat (*ad Ter. Phorm.* 48) signale formellement comme un rusticisme?

Je ne voudrais pas que l'auteur, qui doit être un jeune, me tienne rigueur d'un jugement sommaire : il a dû, à cet essai, se faire la main, et lui-même se sera sans doute rendu compte, après coup, des exigences du travail philologique. La maturité est, heureusement, une qualité qui s'acquiert.

J. Marouzeau.

Miguel Dolç, *Hispania y Marcial, Contribucion al conocimiento de la España antigua* : Publ. de la Escuela de Filologia de Barcelona, vol. XIII, Barcelona, 1953, xxiii & 272 pages.

Ce livre vise à élucider aussi complètement que possible les allusions qu'a faites Martial à des choses ou à des gens d'Espagne. Lorsqu'il s'agit de personnages ou de villes illustres (Sénèque, Quintilien, Sagonte), la notice de M. Dolç se réfère plus spécialement à ce qu'en a dit Martial. Ailleurs, le lecteur bénéficie d'études plus exhaustives où toutes les ressources de l'histoire, de l'archéologie, de la linguistique, sont mises à contribution ; cinquante pages, complétées d'un plan topographique, de plusieurs photographies, dressent le tableau de ce qu'on sait de Bilbilis ; plus de soixante pages sont consacrées à commenter deux épigrammes (I 49 et IV 55) où le poète, mi-nostalgique, mi-plaisant, égrène une vingtaine de noms propres empruntés à la géographie de l'Espagne. Le livre fait à l'étymologie des noms de lieux une place considérable ; on le comprend un peu, puisque bien souvent notre science n'a pas d'autre objet où se prendre ; mais y a-t-il vraiment profit à rappeler tant d'exégèses délirantes qui, pour le seul nom de Bilbilis par exemple, nous renvoient successivement aux Ibères, aux Celtes, aux Basques, aux Sumériens, sans oublier les langues asianiques et les parlers méditerranéens de l'Afrique? le Rg-Veda lui-même a son mot à dire dans l'affaire. M. Dolç n'a pas entendu écrire un livre sur Martial, son sous-titre le dit assez clairement ; mais le lecteur de Martial devra souvent recourir à son livre, d'ailleurs de consultation très aisée, pour comprendre ces épigrammes difficiles et pleines de suc.

Jacques Perret.

Johannes Straub, *Studien zur Historia Augusta : Dissertationes Bernenses*, ser. I, fasc. 4 : Berne, 1952, 179 pages, 18 francs suisses.

En 1889, H. Dessau a mis en doute la valeur des dédicaces que les *Scriptores Historiae Augustae* ont insérées dans leur œuvre à l'adresse de Dioclétien et de Constantin et il a proposé l'époque théodosienne comme date de sa composition. Depuis lors, la discussion est restée ouverte. J. Straub divise en trois groupes les spécialistes du problème. Les uns ont opté, eux aussi, pour l'époque théodosienne (O. Seeck,

E. Norden, E. Kornemann), en précisant même une date exacte (394 pour Hartke) ; pour d'autres, N. H. Baynes a eu raison en 1926, dans un ouvrage qui a fait époque dans la controverse, de voir dans l'*H. A.* un écrit polémique issu de la cour de Julien (E. Hohl, W. Ensslin, W. Seston) ; un troisième groupe attribue notre recueil à l'époque de Dioclétien et de Constantin (G. de Sanctis, Ch. Lécrivain, L. Homo, A. Piganiol, Dornseiff) ; enfin, pour H. Mattingly, une date proche de 350 serait préférable ; H. Stern a voulu qu'elle soit 353, sans réussir à convaincre ni ses juges P. Courcelle et moi-même le jour de sa soutenance de thèse, ni plus récemment le recenseur de son livre A. Momigliano (*J. R. S.*, XLIV, 1954, p. 129). En fait, s'il paraît bien acquis que les *S. H. A.* ont utilisé Aurelius Victor dont les *Caesares* parurent en 360, ni Eutrope ni aucun auteur postérieur n'a laissé de trace certaine dans les *Vitae*.

J. Straub croit avoir trouvé un *terminus post quem* dans l'emploi par les *S. H. A.* d'un mot d'origine germanique, *carrago*, qui désigne un abri roulant ou fixe constitué par des chariots, car il n'apparaît pas dans la littérature latine avant Ammien Marcellin (XXXI, 7, 7), à propos de l'invasion des Goths dans les Balkans en 375-377. Il est sûr que les *S. H. A.* ont réservé ce terme technique aux Goths. Mais pouvons-nous être aussi certains qu'Ammien ne l'a connu qu'après 375 par des écrits contemporains et que les *S. H. A.* ne l'ont pas rencontré ailleurs? Un fait est, en effet, troublant : Arrien (*Anab.*, I, 1, 4) décrit la même formation défensive sous le nom de χάραξ, en l'attribuant à des Illyriens et dans un épisode où, comme les *S. H. A.* (*Claud.*, 8, 2 ; 8, 6), il énumère, parmi les prises d'Alexandre son héros, les femmes ou les *familiae* des Barbares. Or, J. Straub le signale lui-même, les *S. H. A.* ont cité et connu Arrien et Dexippe qui a écrit un τὰ μετ' Ἀλέξανδρον. Il est aussi curieux de constater que la *carrago*, où J. Straub voit une manœuvre particulière aux Goths dans *Gall.*, 13, 9, et qu'il retrouve avec raison dans Zosime, I, 45, 1, est exactement le procédé de combat défensif qu'a noté Arrien dans le passage cité plus haut qui concerne les Illyriens. On hésitera dès lors à croire que le mot et la chose n'ont été connus des Romains qu'en 375-377.

Je n'accepte pas davantage le *terminus post quem* jusqu'où J. Straub voudrait nous conduire : 420. En effet, l'expression *parens principum*, que les *S. H. A.* affectent au préfet du prétoire Timésithée, ne me semble pas caractéristique quand elle figure à cette date dans l'inscription de Flavius Constantius (Dess. 801) ; ailleurs le préfet du prétoire Plautien est dit *necessarius Augustorum*, et S. Ambroise qualifie de *parens* Stilichon devenu tuteur des enfants de Théodose (*De ob. Theod.*, 5).

Les spécialistes de l'*H. A.* doivent, à mon sens, se poser une question de méthode. A lier trop étroitement le problème à un mot, les risques

sont trop grands. Jusqu'ici, la bonne et efficace méthode philologique n'a apporté qu'un résultat : l'ouvrage est certainement postérieur à 360, puisque Aurelius Victor, répétons-le, y a été utilisé. Reste ce qu'a donné de sûr l'analyse interne : l'*H. A.* a été écrite pour le milieu sénatorial, païen, ennemi des militaires et des Barbares, plus attaché à la tradition politique représentée dans les controverses du IVe siècle par Dioclétien que par celle qui est attachée au nom de Constantin.

Je n'ai donc pas été convaincu par J. Straub, malgré la finesse de son argumentation. Mais je reconnais qu'en donnant de bonnes raisons de faire de l'*H. A.* moins un pamphlet officieux qu'un travail de *grammaticus*, il a quelque peu ébranlé mon attachement à la thèse de N. H. Baynes, qui, on le sait, rend responsable l'entourage de Julien d'un écrit qui ne serait que de la propagande impériale.

W. Seston.

Henri Stern, *Date et destinataire de l'Histoire Auguste* (Collection d'Études latines, série scientifique, XXVII) : Paris, Les Belles-Lettres, 1953, 109 pages.

Ce travail est né des recherches de l'auteur sur le Calendrier de 354. C'est dire l'attention que mérite un mémoire écrit par l'un des meilleurs connaisseurs des temps constantiniens. Le problème compte parmi les plus irritants de l'histoire littéraire du IVe siècle ap. J.-C. A quelle date a été réellement composée l'*Histoire Auguste*? Et dans quelle intention? Dans quel milieu historique a-t-elle été conçue? Ce n'est certes pas la première fois que le problème est posé, ni que l'on propose une solution. Les données générales sont simples : les auteurs de l'*Histoire Auguste* prétendent écrire sous Dioclétien, Constance Chlore et Constantin. Mais leurs affirmations ne déçoivent plus personne. Nous savons, depuis Dessau, qu'il s'agit d'une supercherie. L'*Histoire Auguste* n'a pas été composée à cette date. Le principal argument présenté par Dessau est le fait que la *Vie de Septime-Sévère* paraît bien avoir comme source trente paragraphes du chapitre XX d'Aurelius Victor. Or, les *Césars* d'Aurelius Victor ne peuvent avoir été écrits avant 360/361. D'autres arguments viennent confirmer cette thèse. Mais la pierre angulaire de la critique demeure cette comparaison.

M. Stern remarque, d'autre part, que l'*Histoire Auguste* est un « écrit à tendance », et la tendance la plus nette de l'œuvre (à part l'apologie des usurpateurs, sur laquelle nous aurons à revenir) est l'éloge systématique de la dynastie constantinienne. M. Stern en tire une première approximation : l'œuvre ne peut avoir été écrite qu'entre la mort de Constantin (337) et l'accession de Julien à l'Empire (3 novembre 361). Tout revient alors à « resserrer » cette « fourchette ».

Après avoir admis l'hypothèse du faux, M. Stern en vient à réexaminer les rapports existant entre la *Vie de Septime-Sévère* et le chapitre correspondant d'Aurelius Victor. De façon assez inattendue, il conclut que la première ne dépend pas forcément du second : Aurelius Victor n'est pas la source de la *Vita Seueri*. Des divergences majeures, évidentes, autorisent à penser que les deux textes dérivent d'une source commune. Une telle conclusion surprend. Elle a, en effet, pour conséquence immédiate de remettre en question la thèse de Dessau. M. Stern l'a bien vu, et il s'empresse de présenter d'autres arguments, qui rendent évidente la réalité du faux. Même si la *Vita Seueri* n'est pas forcément postérieure à 360, les dédicaces de l'*Histoire Auguste* n'en contiennent pas moins de graves contradictions internes qui empêchent de les accepter pour ce qu'elles prétendent être.

Une fois le terrain ainsi déblayé, M. Stern s'interroge sur le sens politique de l'œuvre. Les allusions aux tétrarques prouvent évidemment que l'auteur, ou les auteurs, ont l'intention d'écrire une apologie de la dynastie constantinienne, et particulièrement, de Maximien Hercule. Ce qui, nous dit M. Stern, ne peut convenir qu'à une œuvre écrite pour Constantin II (ou Constance II), les fils de Constantin, qui descendent, par leur mère, de Maximien. Et tout s'explique si l'œuvre a été rédigée sous le règne de Constance II, au temps où celui-ci luttait contre l'usurpateur Magnence (entre 350 et 357).

Des arguments secondaires viennent renforcer l'hypothèse. A plusieurs reprises, l'auteur fait appel à une information orale. Il invoque le témoignage de son père, à propos d'événements compris entre les années 305 et 313, à celui de son grand-père pour des événements compris entre les années 270 et 284. Un calcul simple semble indiquer que l'auteur (qui écrit dans sa vieillesse) a composé son œuvre au milieu du IV^e^ siècle, et non sous la tétrarchie. Une allusion à un consul, Furius Placidus, qui fut en fonction en 343, confirme cette chronologie. Ces contradictions internes n'avaient sans doute pas, jusqu'ici, échappé aux commentateurs modernes, mais ils avaient hésité à en faire état. M. Stern, avec raison, nous semble-t-il, y voit des confirmations de sa thèse : l'*Histoire Auguste* n'a pu être écrite que sous le règne de Constance II, et, plus particulièrement, entre 352 et 357, pendant la guerre contre Magnence.

Le but de l'auteur (ou des auteurs, travaillant « en équipe » sous la direction de l'un d'eux) aurait été alors de prêcher la clémence à l'Empereur. Ce serait la raison de ce plaidoyer pour les usurpateurs, que l'on remarque à plusieurs reprises dans l'ouvrage. M. Stern va même jusqu'à soutenir que l'on y trouverait un éloge indirect de Magnence : s'il est vrai que les « bons empereurs » ont été soutenus par les Gaules, Magnence, qui s'appuie sur elles, ne mérite pas une condamnation sans